

8-FA-8
5977-8

Brabant

AGENCE PHOTOGRAPHIQUE PRINCIPALE
DU BRABANT WALLON
(Dep. de l'Etat)
Place Albert 1^{er}, 1
1400 NIVELLES
Tél. 071 781 111
071 3501 111

BULLETIN D'INFORMATION
de la
Fédération Touristique de la Province de Brabant



MENSUEL

*

11^e ANNÉE

*

N^{os} 7-8

*

JUILLET

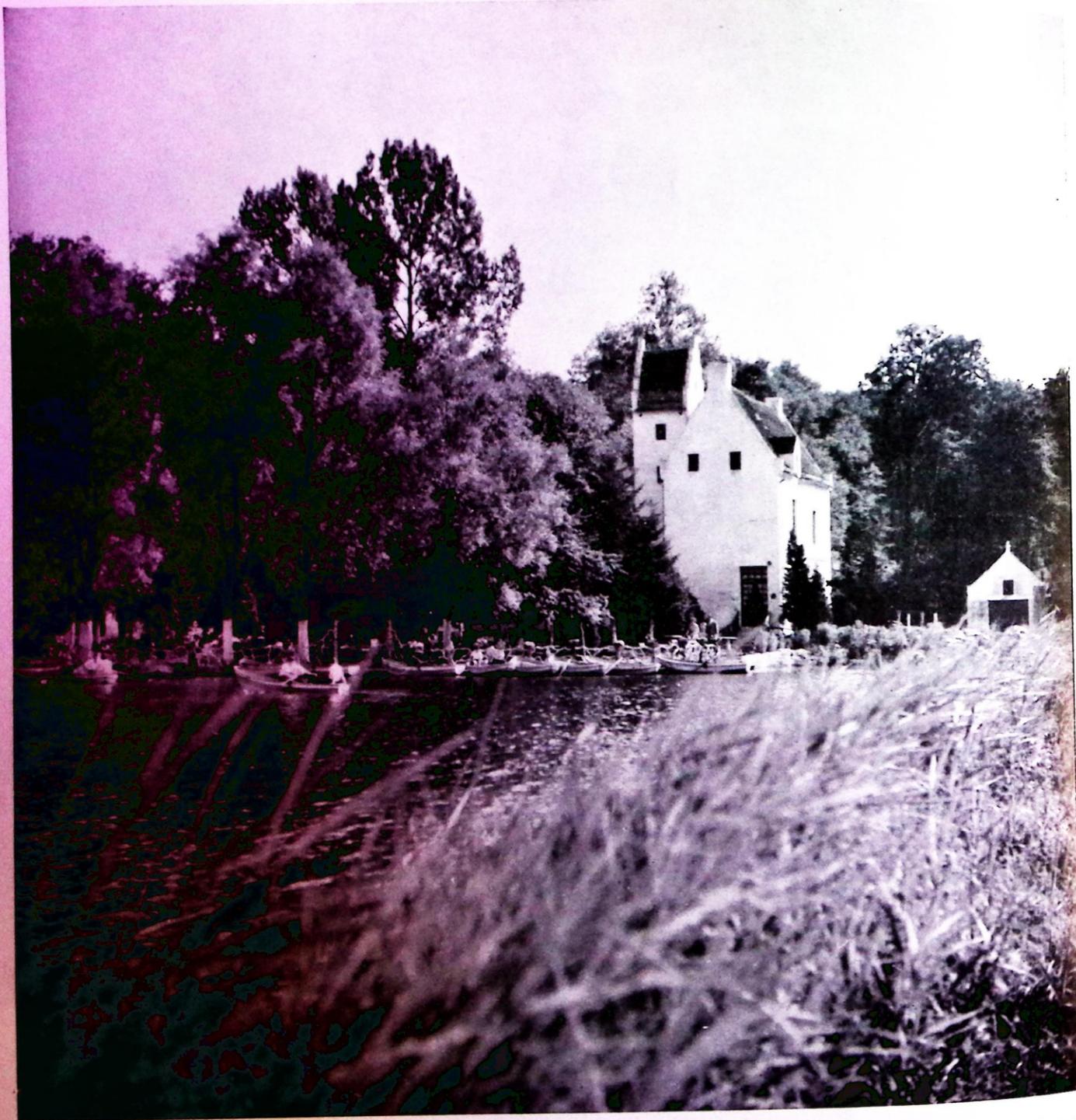
AOUT

*

1959



VIEUX-HEVERLEE



(Photo de Sutter)

« Les Eaux Douces », site pittoresque à 5 km au sud de Louvain.
Cinq étangs — Canotage — Luna Park — Pêche
Cure de repos — Chapelle du XVII^e siècle — Hôtel — Restaurant.

Notre cliché de couverture :

Un aspect de la carte géographique lumineuse
de la « Belgique Miniature » à Braine-l'Alleud.

(Photo de Sutter)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A. S. B. L.

RUE DU LOMBARD, 79-83
BRUXELLES • TEL. 12.89.01
COMPTE CHEQUE POSTAL 3857.76
Bureaux ouverts de 9 à 17 heures

SOMMAIRE

- ✓ Bruxelles, ma Ville,
par G. HEMELEERS
- 1909 - 1959,
par Roger KERVYN de
MARCKE ten DRIESSCHE
- Bruxelles et son agglomération,
par Albert MARINUS
- Chasses et chiens de chasse de
Brabant, par A. VLEMINCQ
- ✓ Au domaine de Bouchout,
par J. DELMELLE
- Un coin ignoré du Brabant
wallon ou le Tour des Tours,
par E. BOURGUIGNON
- Poèmes : JUILLET, par P. D.
AOUT, par P. D.

Les textes publiés n'engagent que la
responsabilité de leurs auteurs.

ASSOCIATION BIBLIOPHILE
DU BRABANT WALLON
(Art. de Nivelles)
Place Albert 1^{er}, 1
1400 NIVELLES
057/22.95.01 (3 L.)

✓ A 20 km. de Bruxelles

La « Belgique-Miniature » de Braine-l'Alleud :

Une triple initiative sur une carte en relief

IL faut se féliciter et se réjouir de ce que le Brabant wallon connaisse un regain d'intérêt non seulement de la part du public mais encore des autorités officielles et des groupements privés.

Sous l'énergique impulsion de M. Maurice-Alfred Duwaerts, chef des Services touristique et folklorique de la province, on a vu naître notamment, le long des routes qui conduisent à la Butte de Waterloo, des plaques indicatrices portant une annotation concise mais explicite menant sans faillir au champ de bataille.

On restaure des musées, on organise des expositions, on inaugure des relais. Tant mieux ! Le Brabant est un joyau naturel et folklorique incontestable qui offre bien des surprises même à ceux qui se flattent de le bien connaître.

Et voici une autre innovation dont l'intérêt ira en grandissant : « Belgique-Miniature » à Braine-l'Alleud.

C'est un vieux projet, resté longtemps sur les tables d'un ministère, dans l'esprit des initiateurs. Ce fut un vaste terrain sur lequel on traçait, il y a un an encore, des limites imaginaires.

Aujourd'hui, c'est une réalité, un instrument didactique, un rendez-vous agréable.

Embrasser toute la Belgique d'un coup d'œil, voir le pays déroulé à ses pieds, des plages de la mer du Nord aux sommets de l'Ardenne, saisir en une fois l'étendue et la variété d'aspect de la Belgique : tel est ce que permet de réaliser « Belgique-Miniature », cette Belgique minutieusement reconstituée sur plus d'un hectare, véritable jouet conçu à la fois pour l'émerveillement et pour l'édification des petits et des grands.

LES TROIS BUTS DE LA PETITE BELGIQUE

« Belgique-Miniature » est installée au cœur du Brabant Wallon, à 20 km de Bruxelles et à deux pas du Lion de Waterloo, sur le territoire de la commune de Braine-l'Alleud, qui a mis à la disposition de « Belgique-Miniature » un terrain de 8 hectares.

Qu'est-ce que « Belgique-Miniature » ? C'est la reproduction fidèle d'une carte de Belgique 2.500 fois plus petite que la Belgique véritable dont elle est la copie.

Quel est le but de cette initiative ? Il est triple :

DIDACTIQUE, parce que la carte a été réalisée selon des relevés de cartes de l'I.G.M. (Institut Géographique Militaire) avec le concours d'un grand nombre de spécialistes, de conseillers formant le comité pédagogique désigné par le

ministère de l'Instruction publique et par la Fédération de l'Enseignement libre. La carte est exacte à 3 centimètres près (et elle a 180 m d'Ostende à Arlon); lorsqu'il pleut, l'eau s'écoule exactement selon le processus par lequel s'alimentent dans la réalité les différents bassins hydrographiques qui se partagent le pays. Ainsi, cette carte, qui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil toute la Belgique « matérielle », constitue un merveilleux instrument d'étude.

ECONOMIQUE, parce que la carte et ses dépendances comprennent de nombreuses maquettes apportées par des sociétés belges : par exemple, sur les flots d'une mer du Nord de près de 1.000 mètres carrés naviguent des maquettes de 3 à 6 m. de long reproduisant au 1/30 des malles et un pétrolier belges (ces bateaux sont télécommandés). Les charbonnages, les entreprises sidérurgiques, les bassins houillers, les zones agricoles sont présents. C'est vraiment toute la Belgique au travail que l'on a sous les yeux, et de cette façon « Belgique-Miniature » est un fidèle reflet de la vie économique du pays tout entier.

TOURISTIQUE enfin, parce que c'est la première fois qu'une attraction aussi grandiose par son ampleur et son caractère permanent est installée en Belgique, et il est normal de supposer qu'elle doit attirer un nombre sans cesse grandissant de visiteurs.

LA BELGIQUE ANIMÉE

Concrètement, « Belgique-Miniature » est formée d'un quadrillage de 353 dalles dont chacune correspond à 10 minutes de longitude et 5 minutes de latitude, le tout reposant sur une chape d'étanchéité à base de bitume qui a aussi servi de plancher aux travaux cartographiques. En étendue, la carte est réduite au 1/2.500 (40 cm pour 1 km), et en hauteur, au 1/500 (20 cm de hauteur pour 100 m d'altitude). On a adopté ce compromis, car si l'on avait utilisé la même échelle pour la hauteur et la surface, les faibles dénivellations que connaît notre pays n'auraient pas été visibles.

Sur la carte, chaque localité belge est représentée soit par un clocher ou par un monument historique entouré d'un nombre de maisons correspondant à l'importance de la localité : une maison sur la maquette vaut 200 constructions dans la réalité. Les routes sont, bien entendu, indiquées et aussi les fleuves, les canaux, les principales lignes du réseau ferré, les ports, les relais de télévision, les signaux géodésiques du premier ordre, les sites touristiques, etc...

La carte n'est pas seulement animée, elle est lumineuse. A la disposition des visiteurs, on a créé un réseau complexe de relais électriques et de points lumineux qui permettent de signaler une localité, une région, un détail. Exemple : il suffit au visiteur de presser un bouton pour éclairer — et ainsi pour apercevoir d'un seul coup d'œil — tout le bassin de la Meuse, ou le bassin de l'Yser, ou telle zone industrielle, ou telle région agricole, ou le théâtre des combats de 1940, ou simplement tel site historique, tel chef-lieu de canton... Un belvédère a été aménagé à cet effet, à l'emplacement de l'« enclave de Givet », permettant de surplomber la carte; un promontoire se trouve aussi au-dessus de la plaine flamande, à l'emplacement d'« Anvers ».

Le radio-phare de l'aéroport de Bruxelles-National, clignote, comme dans la réalité, ainsi que des phares d'Ostende, de Nieuport, etc.

LE RING QUI COMPLETE LA CARTE

La carte comporte un complément économique : le « ring ». Celui-ci est un prolongement circulaire de la carte, qui est placée en contrebas. Là, le visiteur peut se promener parmi les maquettes des entreprises belges participantes; toutes ces maquettes, conçues de façon à pouvoir résister aux intempéries, sont réalisées au 1/30 de leur grandeur réelle. Toutes les sociétés belges offrant un caractère économique ont été invitées à participer à la réalisation de « Belgique-Miniature ».

Le ring est divisé en quelque dix sections, parmi lesquelles on relève :

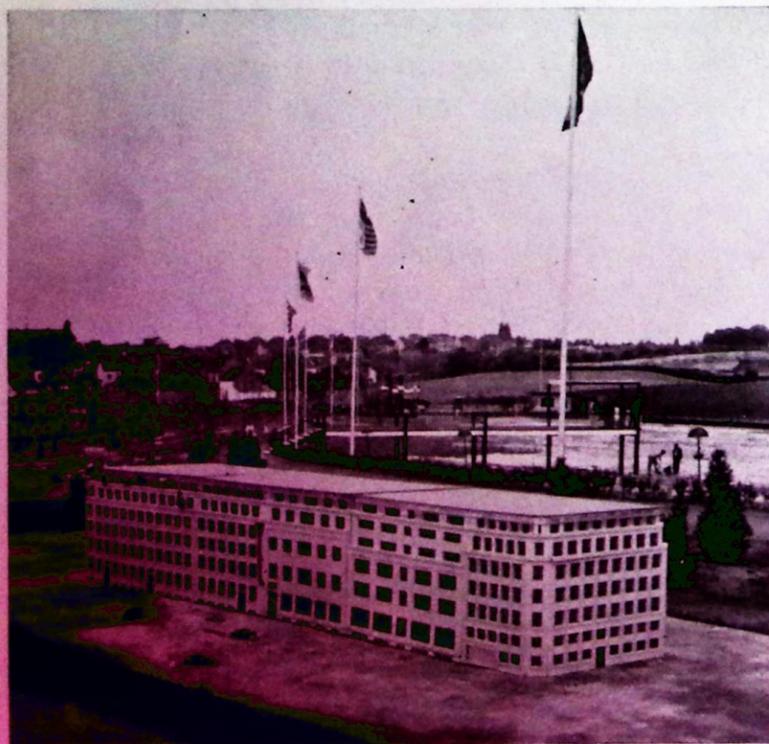
— Tour de contrôle et balisage d'un champ d'aviation réduit au 30^e (c'est de cette tour que sont commandés par radio les navires de la mer du Nord et le réseau de chemin de fer);

— Produits comestibles et industries annexes;
— Industries métalliques;
— Industrie automobile;
— Industries diverses (notamment industrie de la cigarette).

Biens de production, eux-mêmes subdivisés en trois groupes : énergie; industrie de base; industrie chimique;

— Transports (tronçons d'une auto-route avec voitures la parcourant dans les deux sens);
— Tourisme;
— Industrie hôtelière;
— Commerce.

La liaison entre ces différentes sections est assurée par des voies de communications à l'échelle et notamment par un chemin de fer miniature, dont la locomotive siffle et fume comme une vraie



(Photo de Sutter)

Une construction de « Belgique-Miniature ».



(Photo de Sutter)

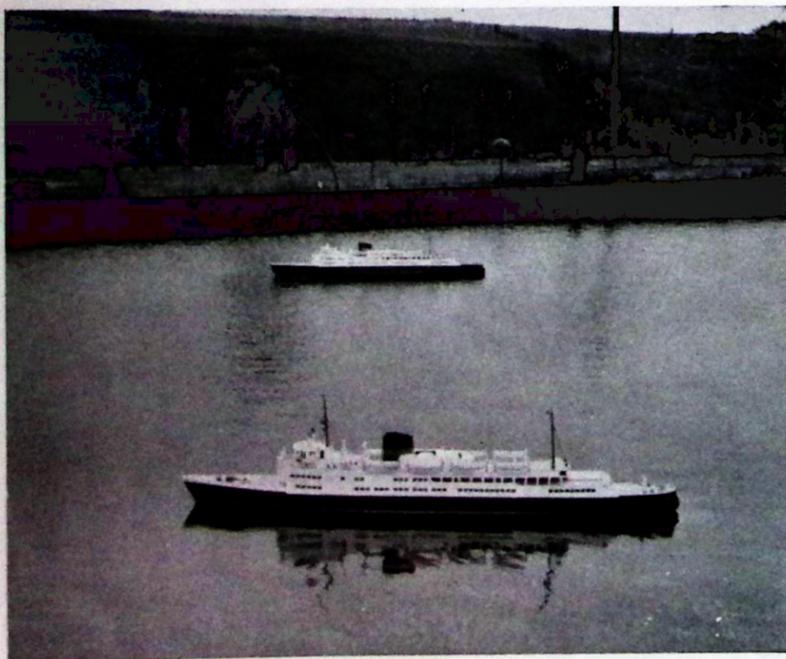
Un autre bâtiment de « Belgique-Miniature ».

locomotive et qui constitue un réel chef-d'œuvre de modélisme.

Enfin, une reproduction complète des installations portuaires d'Anvers sera réalisée au 1/100, soit sur plus de 130 m de long et 50 m de large. Cette section donnera aux visiteurs une vue d'ensemble de l'importance du complexe portuaire d'Anvers. La maquette, aménagée dans un proche avenir, avec la collaboration de plusieurs sociétés ayant leur siège au port, sera rendue plus attrayante encore par l'animation des modèles réduits qui la composeront.

AU CŒUR D'UN SITE TRANQUILLE

Telle est « Belgique-Miniature ». C'est une association sans but lucratif. Ses recettes sont exclusivement consacrées à la création et à l'entretien d'œuvres de l'enfance, en collaboration avec l'administration communale de Braine-l'Alleud.



(Photo de Sutter)

Les auteurs n'ont pas oublié les malles de la ligne Ostende-Douvres...

Notons encore que les installations comprennent d'attractions de toutes sortes : théâtre de marionnettes, kiosque à musique, hippodrome miniature, etc. Un café-restaurant y est installé et l'on envisage d'y créer un centre d'information mettant à la disposition du public des ouvrages de documentation sur l'histoire, la géographie, le folklore, l'économie et le tourisme en Belgique. Un vaste parking gratuit est aussi aménagé dans l'enceinte du parc.

Enfin, des dispositions ont été prises pour que soient respectées la beauté du site, sa tranquillité, son allure champêtre et reposante, qui ne sont pas un des moindres attraits du parc.

UNE ATTRAYANTE GEOGRAPHIE

D'un ponton surélevé, on dispose d'une magnifique vue d'ensemble de ce terrain hérissé de maquettes, ainsi que de la possibilité d'interroger la carte au moyen d'un pupitre électrique.

Une grande firme de Charleroi a, en effet, participé à cette réalisation spectaculaire en munissant la dite carte d'un réseau électrique de 150 points lumineux commandés de ce pupitre. Notons que ce réseau sera, plus tard, étendu à 3.000 points lumineux.

Pour repérer, par l'illumination, un point, un groupe de points ou toute une région, il suffit de composer, sur le clavier (0 à 9) du pupitre, un nombre de quatre chiffres, relevé dans un code, du genre annuaire téléphonique, mis à la disposition des visiteurs.

Pour éviter toute erreur, le nombre composé apparaît en lumineux sur le pupitre et un bouton de « relâchement » permet de tout « effacer ». Ajoutons que le pupitre exécute le relâchement automatique après 30 secondes si l'on a omis d'effacer (ce temps est d'ailleurs réglable entre 15 secondes et 6 minutes).

Cette simplicité de manœuvre permet de laisser l'appareil à la disposition du public et même des enfants qui y trouveront un jeu essentiellement instructif.

Par contre, la réalisation électrique n'est pas aussi simple qu'on pourrait le penser. L'alimentation directe de 150 points lumineux, et plus tard de 3.000, par lignes indépendantes conduirait à un enchevêtrement considérable de fils, à un kilométrage énorme de canalisations et à une botte formidable d'arrivées au pupitre. Une réalisation assez originale des spécialistes carolorégiens évite ces difficultés, et mérite d'être signalée : l'installation comprend, outre le pupitre d'alimentation, trois postes subordonnés, sous-boîtiers étanches en fonte, répartis sous le sol de la carte.

Par l'envoi d'impulsions électriques, le premier chiffre enregistré au pupitre, sélectionne le poste subordonné en cause, tandis que les 3 chiffres suivants opèrent, dans ce satellite, un choix entre 3 lots de 24 possibilités pour chacun. Ce système comporte 4 pas à pas téléphoniques et une centaine de petits relais câblés en usine, ce qui simplifie au maximum l'installation sur le terrain. On arrive ainsi au pupitre central avec 6 fils seulement (y compris l'alimentation) lesquels sont équivalents à $3 \times 3 \times 24$, soit 216 lignes d'alimentation en direct.

Cette remarquable solution a été déterminée en tenant compte de l'extension future à 3.000 points lumineux ; ainsi, cette extension ne demandera que des changements peu importants dans le pupitre et l'adjonction d'une dizaine de départs supplémentaires.

Il a également été réservé la possibilité d'ajouter un parcours automatique des différents groupes, avec temps d'arrêt réglable, sur chacun des groupes.

Signalons aussi que le pupitre de commande est muni de joints en caoutchouc qui le rendent étanche aux poussières.

D'autre part, sa température intérieure est maintenue automatiquement à environ 25 degrés centigrades par un système à thermostat, ce qui constitue une protection supplémentaire contre les agents climatiques tels que : brouillards, froid, humidité. Ce dispositif permet d'assurer un fonctionnement normal pour des températures extérieures pouvant varier de -20° à $+50^{\circ}$ centigrades. Enfin,

deux interrupteurs à clefs de contact permettent ou condamnent le fonctionnement du pupitre et de son thermostat. Deux voyants lumineux s'allument : le premier lorsque l'installation est en ordre de marche et le second lorsque le contrôle thermostatique est en service.

C'est le 30 mai qu'a eu lieu l'inauguration en présence de nombreuses personnalités et notamment M. Vandendorpe, représentant le ministre de l'Instruction publique, M. Rosseau, bourgmestre de la commune, H. Herrent, administrateur délégué de B. M., M. Gaillard, commissaire d'arrondissement, M. Kestelin, greffier provincial, des délégués d'organisations nationales, des écoles, etc.

Des discours furent prononcés et M. Vandendorpe insista tout particulièrement sur l'instrument didactique ainsi fourni aux élèves de toutes nos écoles, qui sont cordialement invités à visiter « Belgique-Miniature ».

Francis BOITTE.



(Photo de Sutter)

... ni le port d'Anvers.

Bruxelles, ma Ville

J'AI pris le bras de mon compagnon de découvertes et nous nous en sommes allés vers les vieux quartiers du centre de Bruxelles.

Je ne fais pas besogne d'historienne. D'autres que moi, bien plus savants, en sont autrement capables. Non, je recherche le folklore, le passé pittoresque qui me tient si fort au cœur. On m'a dit : « Vous retardez... toutes ces vieilleries n'ont plus aucun intérêt ! ». Eh bien, si, pour moi elles en ont, car ces choses ont une personnalité propre,



BRUXELLES
Café de la Porte Rouge (rue Haute).

un individualisme profond. Et c'est diablement réconfortant, en ce siècle de mécanisation intense, de vitesse délirante, de pouvoir retrouver des traces — belles ou drôles — d'époques révolues où le temps ne comptait pas...

Donc, je vais, je viens, selon mon humeur. Pour mon plaisir — pour le vôtre aussi, je l'espère — je transcris mes simples aventures personnelles.

Commençons par la place du Grand Sablon. Le café « Aux Bons Enfants », au pignon à gradins, est le plus ancien de la capitale. Sa construction remonte à 1567. L'intérieur ne conserve plus rien du passé sauf peut-être (la fois où j'y étais du moins...) un descendant des générations de buveurs qui s'y sont succédées en la personne d'un aimable poivrot qui voulait, à toute force, reconnaître mon compagnon comme son colonel de la guerre 1914-1918... alors qu'à ce moment-là il vagissait encore et, qu'ensuite, il fut toujours anti-militariste ! Jamais il ne reçut plus mâle salut...

En sortant, nous remarquons, sur le sol, une grille donnant accès, dit-on, aux souterrains murés dont le réseau, depuis des siècles, couvre des kilomètres dans cette partie de la ville.

Dévalons aussitôt vers la rue de la Samaritaine, où habite Toone VI. En parcourant la rue, une maison banale se présente à nous. On rentre. On traverse le vestibule de part en part et on débouche sur une grande cour dont l'un des côtés est occupé par trois maisonnettes de deux pièces précédées d'un carré de verdure arrangé avec amour... et humour aussi car, sur l'un des piquets de séparation, trône (pour aérer sans doute ?) un vase... vous savez, l'un de ces vases qui... dont



BRUXELLES
Impasse Defuisseau (rue Haute).

lui à rejoindre le local, le soir, et à boire un « pot » à l'étage au-dessus en pérorant, pendant que Toone reste chargé de tout le travail. Ah ! ces artistes...

A propos du Vieux Marché, dit Marché aux Puces, qui fait toujours mes délices, j'y connais des types cocasses, fiers d'être marolliens. Ils sont philosophes, rigoleurs, honnêtes. Ils dénomment eux-mêmes leur négoce : « Chez Hirsch-par-terre » et se débrouillent fort bien. J'ai souvent été témoin de scènes burlesques. Là aussi, mon compagnon est pris pour ce qu'il n'est pas : l'un des marchands le tient, dur comme fer, pour un avocat (?) et lui demande conseil pour ses démêlés avec le fisc !... Serait-elle impressionnante cette calvitie « crânement » installée ?...



BRUXELLES — Escalier dévalant du Palais de Justice jusqu'à la rue des Minimes.

on se sert en certaines circonstances tout ce qu'il y a de plus intime...!

L'une des braves femmes, me faisant admirer l'unique arbre planté là, me dit : « Il est beau, hein ? L'été c'est tout plein d'oiseaux. Dommage seulement que le mur derrière y soit si sale... Mais comme c'est un mur *citoyen* (sic), nous on veut rien faire. C'est à l'autre à commencer... ». Evidemment, évidemment... Mais quand même ? tous les *citoyens* étant égaux devant la Loi...

Enfin, passons et, puisque nous parlions de Toone VI, allons le saluer en sa cave voûtée place de la Chapelle, n° 10, sous le café dénommé : « In 't Lievekenshoeck » où il continue courageusement à faire rire le populaire avec ses cinq cents « pœchenelles » (marionnettes) animant de palpitants romans de cape et d'épée où il est fait hécatombes massives de « môvais ». Il fut un temps où le prix d'entrée était de deux francs lorsqu'on portait une « mouch », c'est-à-dire une casquette, et de cinq francs lorsque c'était un chapeau. Depuis, il y a eu légère péréquation et le préjugé social s'est effacé !

Je connais un marchand ayant un étal en plein vent au Marché aux Puces proche qui se déclare « acteur chez Toone ». Cela consiste pour



BRUXELLES
Rue de la Chapelle.
Ancien Relais (1519).

Non loin de là, se trouve le *Café de la Porte Rouge*, au coin de la rue de la Porte Rouge et du numéro 132 de la rue Haute. Breughel le-Vieux y vécut au XVI^e siècle. C'est aussi une maison. Un dimanche de braderie, nous y avons été manger — mais non savourer ! — une moules-à-frites. La surprise était que le patron (que j'avais fait appeler par une joviale maritorne) faisait son apparition déjà costumé en Breughel pour le cortège qui se déroulait l'après-midi : barbe postiche en ouate, posée de traviole, lunettes évidemment modernes, culottes noires bouffant de façon mutine, chaussures — très bien celles-là — à boucles de simili-argent. Le justaucorps somptueux : un mélange de broché, velours, satin, galons de soie, avec collerette empesée. Je le félicitais d'abord, puis lui demandais de pouvoir visiter la maison. Hélas ! il n'y subsiste plus que l'escalier aux larges marches de chêne, la rampe elle-même étant quelconque. Les façades extérieures mériteraient restauration. Puis-je suggérer — en y mettant termes, formes et délais — au cher maître qui en est propriétaire, de l'entreprendre sans tarder : cette maison faisant partie, non seulement de son patrimoine, mais aussi du nôtre...

Continuons la promenade, rue Haute, pour arriver à l'impasse Defuisseau : ensoleillée, ample, cour centrale rectangulaire. Ses habitants sont très fiers de LEUR arbre et de la grille monumentale qui les défend du dehors. Qui me dira l'histoire de cette grille moderne, somptueuse, insolite et inutile en cet endroit ?

En passant devant la Commission d'Assistance Publique, au numéro 298a, rue Haute, je voudrais signaler aux amateurs d'antiquités les belles collections de tableaux, orfèvreries, meubles, bois sculptés, sceaux et parchemins qui s'y trouvent et qui sont accessibles au public.

Remontons par le boulevard de Waterloo jusqu'au square Jean Jacobs pour atteindre le Palais de Justice, notre mammoth national. Je vous invite à le contourner vers la droite pour descendre une large rampe du balcon de laquelle l'œil plonge jusqu'à la rue des Minimes, ou plutôt ce qu'il en reste. Au bas, des murets forment un joli mouvement incurvé qui se termine par deux piliers carrés surmontés d'un chapeau. C'est le lieu de prédilection des commères du quartier. A quelques mètres s'étalait, en 1953, la Cité Van



BRUXELLES
Coin rue de Ruysbroeck
et rue de l'Empereur.

Mons, habitée par des chiffonniers. Cette rue, deux corps de bâtiments construits autour d'une grande cour au fond de laquelle se trouvait un certain édicule à quatre sièges, si le vent faisait battre l'une des portes, le passant ne pouvait ignorer la destination de ces lieux... Depuis, tout ceci a été heureusement démoli.

Ce quartier n'a pas tout dit, cependant. Venez donc. Par la même rue on atteint la rue du Faucon, à très forte déclivité. En la remontant vers la rue de Wynants on passe devant quatre petites fermes. Je dis bien « fermes » avec les portes étroites enfoncées dans le sol, les volets extérieurs peints en vert, le bas des façades goudronné et un vieux réverbère mural. C'est extraordinaire, à si courte distance de la luxueuse Porte Louise !

Dégingolons maintenant, car j'aimerais vous conduire à la *Brasserie des Brigittines*, rue des Visitandines, siège — depuis 1213 — du Grand Serment Royal et Noble des Arbalétriers de Notre-Dame du Sablon, le plus ancien de Bruxelles (le plus ancien du pays se trouvant à Bruges). J'aime beaucoup ce café vieillot, si propre, dont le sol est recouvert de sable blanc. On rentre et la porte se referme d'elle-même à l'aide d'un contre-poids suspendu à une ficelle constituant, ainsi, un ferme-porte automatique très efficace. Un chat et un chien familiers vous accueillent, qui d'un ronron, qui de la queue. Sur le comptoir trois pompes en porcelaine décorée. Au mur, un ratelier garni de pipes en terre, un tableau enfumé représentant une kermesse flamande, une banderolle décrétant de manière péremptoire :

« *Den hemel drinkt, de aarde drinkt.
Waarvoor zouden wij niet drinken ?* »

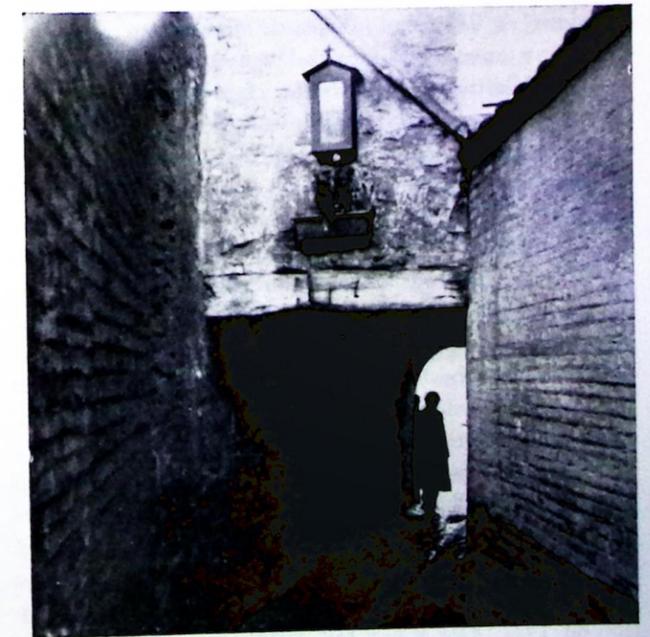
(Le ciel boit, la terre boit. Dès lors, pourquoi ne boirions-nous pas nous aussi ?).

Mais le charme de cette si vieille maison c'est la cour-jardin campagnarde plantée de tilleuls aux troncs chaulés de rose comme les murs renflés. Il y a des couloirs en plein air, une allée étroite garnie de rosiers grimpants et d'une vigne fatiguée débouchant sur une autre cour où les arbalétriers tirent à la perche. Plus de six sociétés, très actives, fréquentent encore ces lieux.

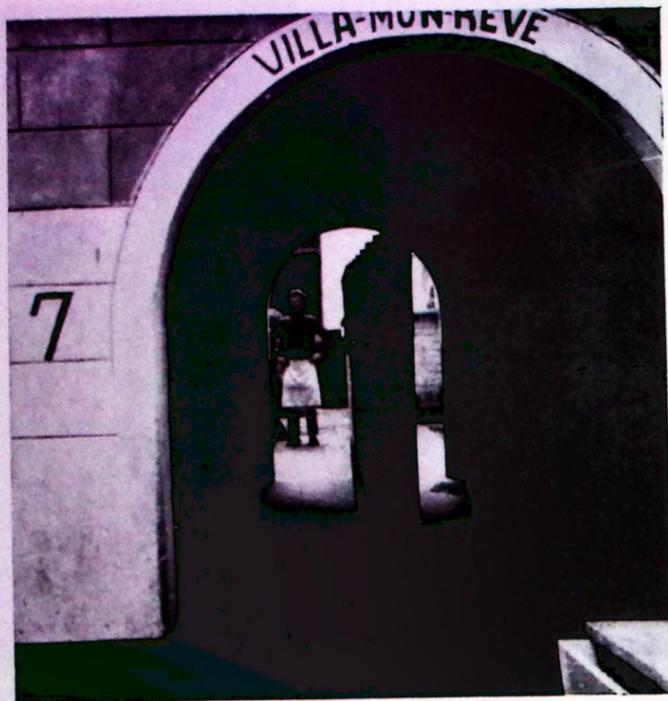
Depuis des années, je surveillais, de cette cour, une cheminée extérieure qui s'affaissait avec des grâces alanguies. Son inclinaison appro-



BRUXELLES
Impasse de la Trompe.



BRUXELLES
Rue de Dieghem.



BRUXELLES
Rue de Pays de Liège.

chait de 45° ! Hélas, je ne la verrai plus ma petite cheminée penchée... Elle a disparu en même temps que les vestiges du Couvent des Visitandines dont les belles briques, dites espagnoles, ont servi à ériger le nouvel *Hôtel Amigo*, derrière l'Hôtel de Ville. D'ailleurs, en de nombreux autres endroits du centre, on aperçoit par les déchirures des vieilles façades souvent mal entretenues, ces longues et jolies briques dont la couleur flamboyante est due à ce que, jadis, leur cuisson se faisait au bois. Leurs dimensions sont d'environ 5 x 27 cm.

Revenons à la première cour de notre café. De là montons, par un escalier extérieur, au premier étage où se trouve un petit musée légèrement poussiéreux et humide, mais touchant : bannières brodées de fils d'or gros comme deux doigts, arbalètes de tous modèles, coupes, récompenses, photos dédicacées de nos Princes, etc.

Et, avant de partir, dégustons la « kriek » traditionnelle.

Au coin de la rue nous cotoyons l'église, désaffectée, des Brigittines, à la belle façade baroque, dont la ville s'est rendue propriétaire en 1937. Elle n'y a fait aucun travaux depuis, et c'est dommage... car il y pleut !

Rue de la Chapelle, nous voyons au n° 17

un ancien relais datant de 1519 constitué par deux petits corps de bâtiments trapus séparés par un porche donnant sur une très petite cour. Tout cela vétuste, croulant, mais je rêverais volontiers d'en faire quelque chose si cette maison m'appartenait...

Faisons un pas de géant : au bas de la rue de Ruysbroeck, au coin de la rue de l'Empereur, j'ai vu apparaître, en 1953, au moment des démolitions massives en vue de l'érection de l'Albertine, une curieuse arrière-maison, très peu profonde, à deux étages, dont la façade entièrement en bois était ornée de colonnettes torsadées, de balcons, d'une grosse horloge. C'était désuet, suranné, mais surprenant. A qui a-t-elle appartenu ? Un lecteur m'éclairera, peut-être, sur ce point ?

Transportons-nous illico dans les bas-fonds, aux pieds de la Colonne du Congrès, où tout a été démoli récemment pour céder la place à la future Cité Administrative. L'impasse de la Trompe, plutôt sordide, était habitée par des chiffonniers qui y triaient leurs déchets. Il s'y trouvait, cependant, une petite Vierge dans un cadre vieillot, sali, tout noir, surmonté d'une branche fleurie. Un jour que nous y passions, un rayon de soleil nous permit d'y prendre une image fugitive et jolie.

Plus loin, rue de Dieghem, un porche bas avec bornes mi-enterrées, disparaissait sous de multiples couches de couleur. Cette rue, elle, était habitée par des marchandes de poissons à la charrette. Le soir il y régnait de fraîches senteurs de marée, d'iode... et aussi d'ammoniaque ! Mais tout cela était propre : maisons blanchies, fenêtres garnies de géraniums. Sur une grosse poutre extérieure une petite Vierge trônait parmi les fleurs.

Avant la disparition de ce quartier, j'ai parlé, un jour, à la vieille Mieke, 83 ans, qui, assise sur une chaise, prenait le soleil, au dehors. Mieke habitait la plus belle (sic) maison de la rue de Dieghem (effectivement, elle était relativement moderne : façade de briques rouges, deux grandes fenêtres à rideaux de guipure, porte au milieu). Son chagrin était de devoir déguerpir : ses grands-parents, ses parents, elle-même l'avait toujours habitée. Qu'irait-elle faire dans un autre quartier ? Elle n'aimait que celui-ci. Tout le monde la connaissait. Et que dirait de cela la fille du Général qui venait lui faire visite régulièrement ? Même

qu'elle l'avait invitée à son mariage, elle n'avait pas été. Tous ces moments de sa vie n'avaient pas été. Alors une « chic » voiture avait apporté corbeilles, friandises, vins...

Quelle brave créature que Mieke ! Son chagrin me faisait peine. Je n'ai pu, malheureusement, que lui dire des paroles maladroites d'apaisement.

Quittons ces ruelles défuntes. Suivez-moi dans le plein centre cette fois où, si souvent, le sous-sol révéla des surprises. Je connais, Grand'Place, une arrière-maison dans une cour relativement spacieuse. Durant des travaux de creusement, on y déterra un réverbère qui fut le plus bel ornement du caveau littéraire d'une certaine époque. Il y avait également — mais celui-là ne sortait pas du sol — un très vieux piano mécanique dont le tapage nocturne valut quelque ennui à l'exploitant d'alors... Comme aussi une autre aventure :

Le jour de la pendaison de la crémaillère, les travaux — comme de juste — n'étant pas complètement terminés, un jeune loustic s'amusa à desceller une brique, puis une autre, puis vint du gravillon et, de pierre en pierre, il fit un trou suffisant pour y passer son corps fluet. Savez-vous où il parvint, sans qu'il s'en doutât?... : dans la salle des coffres d'une banque voisine ! Ce ne fut du goût, ni du veuilleur de nuit qui alerta en moins de deux la police, ni de la direction de ladite banque, laquelle — exempte du plus élémentaire humour — ne voulut jamais croire que c'était, là, facétie innocente d'un joyeux drille éméché !

Rue du Pays de Liège, une modeste arrière-maison porte, orgueilleusement, ce nom : « Villa Mon Rêve ». Ceci déjà serait bien mais, en plus, j'y ai découvert, accrochée au mur, une tête d'homme — de faune peut-être ? — extraordinaire d'expression. Elle est en pierre tendre, verdie par la pluie avec des restes de blancheur. Je crois, quant à moi, qu'elle dut, jadis, servir de fontaine. Personne ne connaît son histoire. Elle est là. On l'a toujours vue. On y est habitué.

Rue du Chien Marin, j'ai fait la connaissance d'un fox et de son maître : Dikke Piet, 86 ans, doyen de la rue. Il est justement fier de la très jolie chapelle d'encoignure, dédiée à saint Roch renommé pour la guérison des blessures. Elle est en pierre bleue, de style baroque, datée 1767. La statuette est en bois, très primitive. Il tient pour



BRUXELLES
Rue de Chien Marin.

un honneur d'être le gardien de la garde-robe du saint. Il me l'a montrée avec respect : manteau de velours rouge tout neuf, coquille en argent des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, bâton d'argent, vases de chapelle pour la cérémonie annuelle de la fête patronymique.

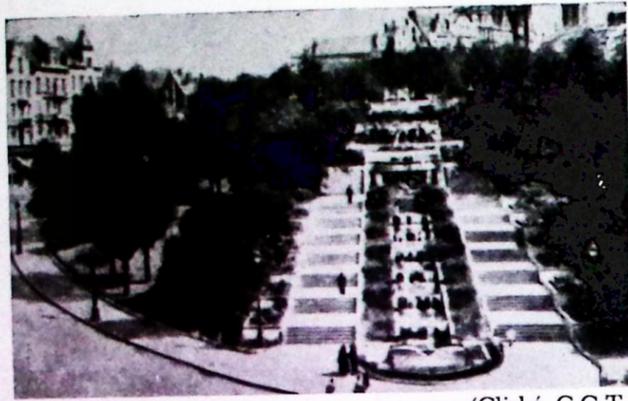
Tous ces braves gens sont attachés à leurs ruelles. Ils s'y serrent les coudes : que ce soit pour la dispute ou la fraternité. Ils en connaissent l'histoire... ou plutôt les histoires !

Dans mon quartier, je suis amie avec une marchande de fleurs qui pousse sa petite charrette à deux roues. Elle s'appelle Trèseke et, pour dire vrai, le matin elle ramasse les « vodden en beenen » et l'après-midi elle vend des fleurs. Quand la recette est mince, elle me confie avec philosophie (sans savoir que le mot et la chose existent) : « Qu'est-ce que tu veux, Madame, c'est la vie ! ».

Tant et tant de choses restent à raconter ! Peut-être y reviendrai-je dans une autre chronique. Pour qui sait regarder, Bruxelles possède encore bien des ressources de pittoresque malgré les dévastations anciennes et actuelles. J'aimerais apporter ma modeste pierre à l'œuvre de ceux qui, avec amour, défendent ce qui reste du vieux visage de ma ville natale.

Geneviève HEMELEERS.
(Photos inédites : André Cas)

1909-1959



(Cliché C.G.T.)

1909. — Malgré les sarcasmes, le Mont-des-Arts fut une réussite et...

en dépit des protestations, il fut remplacé par un nouveau complexe qui prétend à la majesté.
(Photoprim.)



BRUXELLES à la veille d'une exposition universelle (celle du Solbosch) dont mes contemporains ont gardé, vivace, le souvenir.

Bruxelles au lendemain d'une autre exposition universelle (la deuxième du Heysel) qui vient de fermer ses portes. On en avait parlé depuis si longtemps ! On n'en parle déjà plus. On avait mis tant de temps à l'édifier ! On s'active à la démolir. Faire et défaire c'est toujours travailler.

1909-1959. Il y eut deux guerres dans l'interval.

1909. La belle époque, selon les uns. D'autres affirment le contraire.

Edifices et bibelots relèvent de l'Esthétique nouvelle, du style-nouille. On prépare l'Exposition en chantant, avec l'un des Joyeux-Z-Hiboux, sur l'air de Caroline :

*L'Exposition va faire
Déambuler tout l'temps
Chez nous des fourmières
D'amis et de parents.*

Malgré les sarcasmes, le Mont-des-Arts sort de terre. Il doit être provisoire. Son rôle : cacher aux visiteurs attendus, l'année suivante, la zone dévastée de la future Jonction Nord-Midi.

L'avenue des Nations prend son essor. Le Parc royal s'enorgueillit de ses ormes plumeux d'un gris délicat. La place Sainte-Croix a gardé son aspect semi-rural. L'avenue Longchamp évoque le longchamp fleuri, le boulevard du Régent, chanté par Rimbaud,
Boulevard sans mouvement
ni commerce
n'a pas dépouillé ses grands
airs. La ville, en forme de

cœur, étend deux tentacules, l'une vers Tervueren (l'avenue de ce nom), l'autre vers la forêt (l'avenue Louise). Celle-ci celle-là portent la griffe de Léopold II. On se promène à l'avenue Louise. On a le temps de se promener. La basoche et la jeunesse estudiantine s'y rencontrent de onze à une. Le dernier salon où l'on cause. Le goulot en est bordé de boutiques, la partie boisée, toute résidentielle ; seuls deux salons de coiffure et un magasin de cigares rompent l'enfilade des « hôtels de maîtres » (pour emprunter le jargon des notaires). La gueuze vieillit dans les celliers. On a l'espace. Elle a le temps. Les marolliens, accroupis sur leurs trottoirs ruminent les fastes de leurs combats avec les gens de la Barrière et de la rue Ransfort (ceux de Saint-Gilles et ceux de Molenbeek). L'impressionnisme décompose la lumière et repaît de tartes-à-la-crème l'indifférence du public. Odilon-Jean Périer a neuf ans.

1959. Le style-nouille a fait place au style-clinique ou cabinet dentaire. La vie n'est pas commode. Chacun joue des coudes pour se frayer une voie, pour conquérir sa place au soleil. Plus de salon où l'on cause. On n'a plus le temps de causer. L'avenue Louise est devenue une autostrade bordée de vitrines que les piétons lèchent en rasant les murs. Les ormes ont eu « la maladie », les derniers achèvent de périr. L'avenue Brugmann a perdu ses marronniers, l'avenue Longchamp, l'avenue des Nations, la rue de Dinant et la place Sainte-Croix, leur nom. La moitié du boulevard Saint-Michel et de l'avenue de la Toison d'Or, aussi.

(Cambronne fut un grand général !)

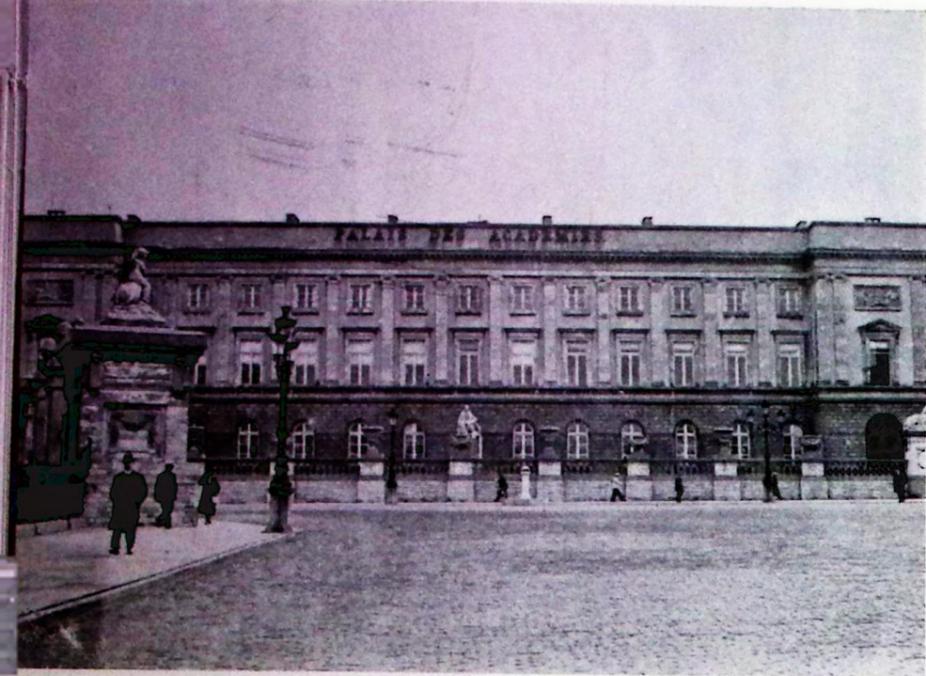
En dépit des protestations, le Mont-des-Arts qui avait du charme a été remplacé. Le nouveau prétend à la majesté. Nous avons l'Albertine dont une façade, aveugle, nous semble un peu... louche. Nous avons, aussi, une nouvelle Caisse d'Epargne en style-



Avant 1914, à la Belle époque, on avait le temps et la possibilité de se promener avenue Louise. Le fiacre, notamment, était un moyen merveilleux pour les gens pressés d'alors...



Les années passent et l'avenue Louise se transforme... Avant 1958, les piétons pouvaient encore effectuer une belle promenade pour se rendre au bois. Quant aux fiacres ils disparurent peu à peu. Que dire aujourd'hui de l'avenue Louise, sinon qu'elle est devenue le plus sûr moyen pour les piétons de se faire écraser par les automobilistes !



Le Palais des Académies, jusqu'il n'y a guère, formait un admirable décor à la Place des Palais...



... quand un beau jour nos urbanistes modernes le gratifièrent de ce... champignon-chancré ! Ce document photographique devrait, nous semble-t-il, figurer dans toutes les classes de nos écoles d'architecture avec la légende suivante : « Exemple à ne pas suivre ! ».

exposition-universelle (celle de l'avant-dernière ou de celle qui précéda). Peut-être d'autres constructions récentes gagneront-elles à être patinées par le temps. Il est — je le crains — des cas désespérés. On a gâté la vue du Palais des Académies. On brasse encore de la gueuze mais on ne la laisse plus vieillir. La crue du Coca-Cola bat toutes les palissades. La peinture est internationale, hermétique, nucléaire et monotone à donner le vertige. Les marolliens ne songent plus à casser la figure aux kuultrekkers de Saint-Gilles ou aux voëtkapoene de Molenbeek. L'Hôpital Saint-Jean a cédé la place à un parking. L'Hôpital Saint-Pierre grignote le Coin Perdu et la rue Haute qui n'a plus ses salles de danse (Valencia, la salle Elisabeth, le Chasseur, le Cinque-Centimes) traite la rue Neuve d'égale à égale.

Nous ne reverrons plus le nœud-papillon d'Odilon-Jean Périer ni ses lunettes à monture d'écaille. Il nous a quittés en 1928. Ses amis ont placé, pour commémorer son souvenir, une petite fontaine bien émouvante à l'entrée du Bois de la Cambre.

Les Bruxellois aiment la poésie. Ils ne la lisent pas, mais ils s'y intéressent vivement.

Comme des petits poissons dont on a troublé brusquement l'aquarium en arrachant les plantes, en bousculant les cailloux et en faisant tourbillonner le sable de tous les côtés, nous, les anciens, nous avons, un moment, zébré notre cadre habituel de cercles fulgurants et d'étincelantes diagonales. Nous songions à cette romance d'avant-hier :

Ah qu'il était beau, mon village,
Mon Paris, notre Paris !

Nous voulions faire chorus. Nous étions sans voix. A quoi bon, d'ailleurs ?

En 1959 comme en 1909, Bruxelles, carrefour de l'Europe, demeure, à la fois, notre village et notre mère la ville.

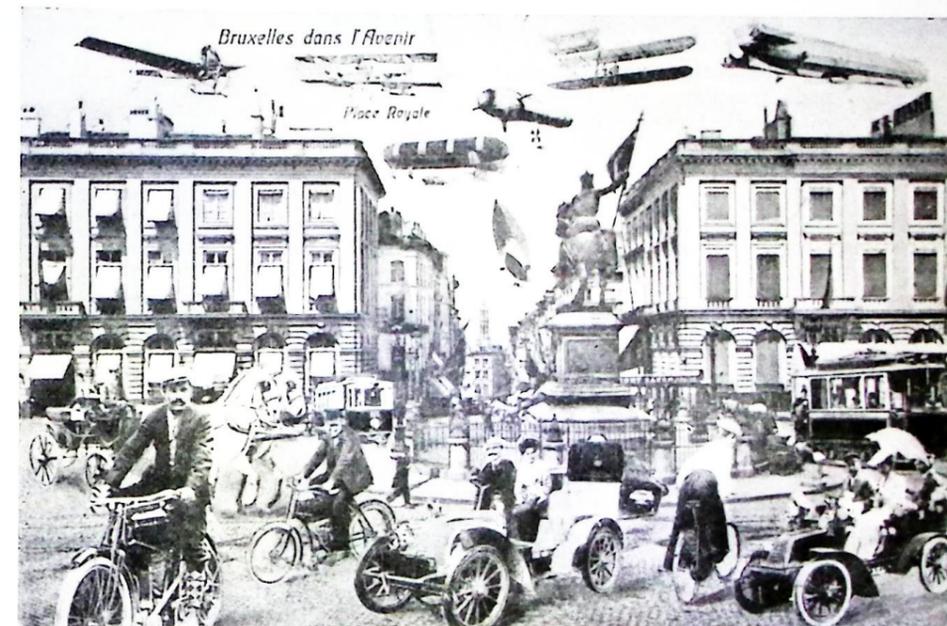
Roger KERVYN
DE MARCKE TEN DRIESCHE.

Bruxelles et son agglomération

Reproduction d'une carte postale illustrée et coloriée antérieure à 1910. Le cachet de la Poste porte la date du 19-11-1910, mais la carte doit avoir été faite bien avant cette date car la vue de la Montagne de la Cour nous représente celle-ci avant l'élargissement de la rue du Coudenberg, aujourd'hui de nouveau démolie et transformée. L'emplacement du joli jardin du Mont-des-Arts, actuellement aussi disparu, ne semble pas encore dégagé. Cette vue nous reporte au moins à un demi-siècle. L'immeuble à gauche était alors un hôtel : l'Hôtel de l'Europe. La Place Royale, à cette époque, était le siège des hôtels à la mode. Le grillage qui entourait la statue de Godefroid de Bouillon n'avait pas encore été enlevé. Il ne le fut que dans l'entre-deux guerres.

Le but poursuivi par l'auteur de la carte était plutôt humoristique, d'un humour que la réalité a aujourd'hui dépassé. Première impression, c'est que pas plus dans l'air qu'au sol on ne se souciait de règles de circulation. Elles n'étaient, avant 1910, nullement nécessaires. On regardait encore une auto quand on la voyait passer. Le ciel est peuplé d'appareils volants, pour lesquels le langage n'avait pas encore admis de termes définitifs et généralement employés. On ne savait encore si devait triompher le « plus lourd que l'air » ou le « plus léger que l'air » car dans le ciel il y a trois appareils de chaque type.

Au sol, sont rassemblés dans le plus grand désordre des modèles variés de véhicules alors en usage.

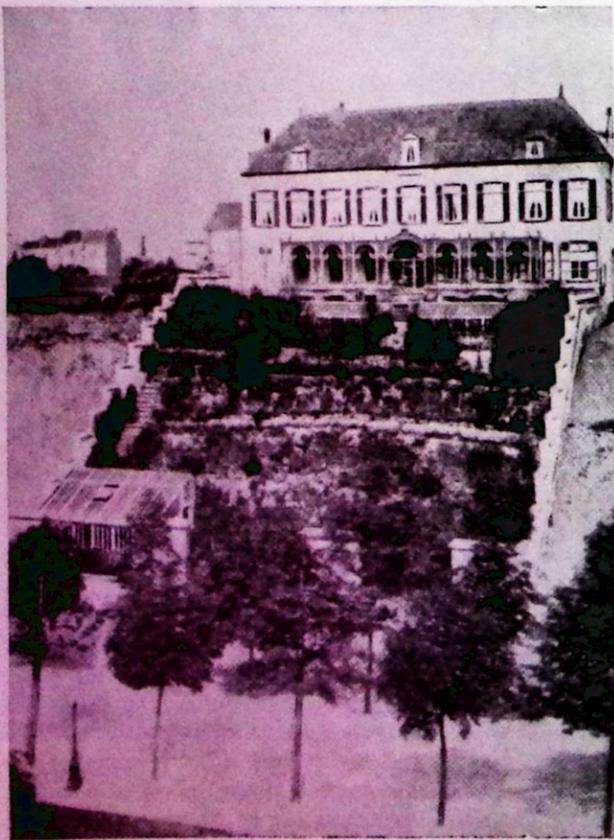


Un phaéton tiré par deux chevaux blancs, puis, des modèles d'autos plus suivant la ligne 1900 que 1910. Deux motos dont l'une semble être une anticipation du vélo-moteur. Une cycliste en jupe-culotte. Deux voitures de tramways dont l'une est tirée par des chevaux et l'autre, on peut se demander si elle n'est pas également une anticipation de l'autobus car on ne lui voit pas de chevaux et à cette époque les plateformes n'étaient pas fermées. On y restait à découvert, comme l'indique la voiture de droite.

En 1910, la Place Royale était déjà traversée par des tramways électriques. L'auteur n'en a pas fait figurer. On voit cependant sur le document original des rails. Mais le courant n'était pas pris par trolley ou ligne aérienne. Il l'était pas « caniveau » ou ligne souterraine. Ce mode de traction n'a disparu que pendant la seconde guerre mondiale.

Il doit y avoir plus d'un an que Louis Verniers a publié sous le titre : « *Bruxelles et son agglomération de 1830 à nos jours* », un livre bien captivant, bien instructif. Le retard avec lequel nous le signalons n'est pas dû au manque d'intérêt de l'ouvrage — oh, certes non ! — mais, au contraire, au temps que nous voulions prendre pour le lire à l'aise afin d'en rendre bien compte à nos lecteurs. Cinq cents pages (16 x 24) avec un nombre considérable d'illustrations, beaucoup de chiffres.

Beaucoup d'images, voilà qui doit séduire de nombreux lecteurs; beaucoup de chiffres, voilà qui doit en rebuter de nombreux autres. Peut-être considérera-t-on comme une maladresse à l'égard d'un livre que nous recommandons chaudement de le dire bourré de chiffres. Tout d'abord, il n'en est pas bourré et c'est précisément la façon dont les chiffres sont choisis, façon non rebutante mais frappante, qui constitue un des attraits de ce travail. L'auteur eût pu nous donner de longues statistiques, fouillées, lassantes, non, il en prend juste ce qu'il faut pour établir des contrastes entre des moments extrêmes de l'évolution de Bruxelles et de ses faubourgs de 1830 à nos jours.



BRUXELLES — Le Château de Bellevue, en bordure de l'avenue Louise (numéros 170 à 188 actuels), démoli seulement en 1895.



BRUXELLES — Rue Montagne de la Cour (coin de la rue Saint-Jean), d'après une aquarelle de Carabain.

Les chiffres aussi indispensables que discrètement cités, deviennent alors les arguments les plus saisissants. Ils font image, l'esprit s'y arrête et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils forcent l'attention, provoquent la réflexion et contribuent à donner un intérêt considérablement accru à cet instructif ouvrage.

Quelle documentation l'auteur n'a-t-il pas dû réunir pour en retirer cette moëlle !

Comment montrer la métamorphose de notre ville, de sa banlieue et même de sa grande banlieue sans donner les chiffres de la population aux dates extrêmes ! On savait sans doute que les faubourgs entourant *immédiatement* Bruxelles n'étaient, il y a un siècle et demi, que des villages, de petits villages, mais de les voir aligner, de constater que tous n'avaient alors que de 1.000 à 1.900 habitants (l'un d'entre eux, même, Saint-Gilles, n'en ayant que 663), cela vous donne la mesure du développement. Ces faubourgs qui, au début du siècle dernier, avaient une population globale de 11.086 habitants en ont actuellement 503.295, soit quarante-cinq fois plus.

Certains de ces faubourgs sont saturés et de

même que Bruxelles, dont la population a doublé depuis 1890, ils commencent à se dépeupler, et même certains d'entre eux risquent de se dépeupler.

Et il faut aller jusqu'à la deuxième zone, pour rencontrer les accroissements massifs qui caractérisaient l'évolution de la population fin du siècle dernier et début du nôtre. Ces communes voient leur population globale, qui était en 1800 de 6.395 habitants atteindre aujourd'hui 236.861.

Et déjà une troisième zone attire l'attention sur son évolution urbaine, celle que l'auteur dénomme « le dortoir de Bruxelles » (Linkebeek, Rode, Evere, Strombeek, Woluwe-Saint-Pierre, Tervuren, Berchem, Wemmel, etc.).

L'agglomération s'étend, sa population croît (984.636) mais subit un mouvement centrifuge: le centre se dépeuple, une première couronne de communes est saturée, une deuxième couronne se surpeuple et une troisième déjà est touchée par le mouvement. Dans la deuxième ceinture, on verra Forest passer de 502 à 48.974 habitants et Woluwe-Saint-Lambert de 702 à 32.129. En troisième zone, Evere va de 797 à 18.421, Woluwe-Saint-Pierre de 737 à 25.696, Berchem de 1.382 à 13.213. Encore dans ce passé d'un siècle Koekelberg (1.500 habitants) était-il un hameau de Berchem. De sorte que Berchem-Koekelberg a passé de 1.382 à 28.213 habitants. De même, Ganshoren (11.839 habitants) était un hameau de Jette. Jette-Ganshoren aura donc passé ainsi de 1.187 à 49.000 habitants. Les comparaisons entre le nombre des habitations, la surface bâtie et la surface cultivée est saisissante.

Ces données fournissent les éléments de base à tout un ensemble de problèmes qui sont clairement posés, minutieusement raisonnés : l'urbanisation, la modernisation, les problèmes à résoudre par les administrations : ravitaillement, transports, police, voirie, circulation, cimetières, etc. Toutes ces questions et combien d'autres sont bien analysées. Toutes ces questions, on connaît leur existence, on sait leur complication, mais combien ce précieux ouvrage ne nous éclaire-t-il pas sur chacune d'entre-elles et ne nous engage-t-il pas à nous montrer prudent et réservé dans les jugements rapides que nous portons sur elles.

L'évocation illustrée des anciennes usines qui jadis avaient leurs bâtiments jusqu'au cœur de la cité ou dans les proches faubourgs, a retenu notre attention comme un signe caractéristique de la transformation économique. Actuellement ces entreprises ont disparu ou bien sont allées établir leur siège loin de la ville, le long du canal, en amont ou en aval.

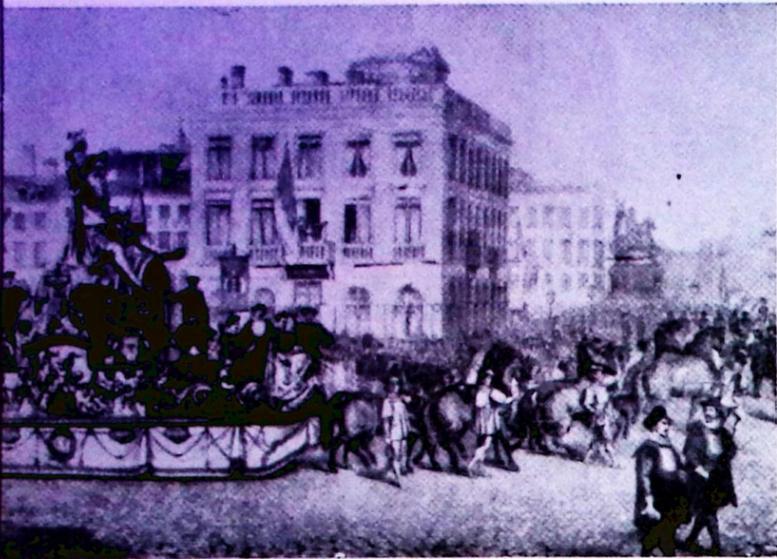
Un historique, objectivement présenté, des problèmes complexes et délicats : jonction Nord-Midi, constitution du Grand-Bruxelles, question linguistique, problèmes d'assistance et d'hospitali-



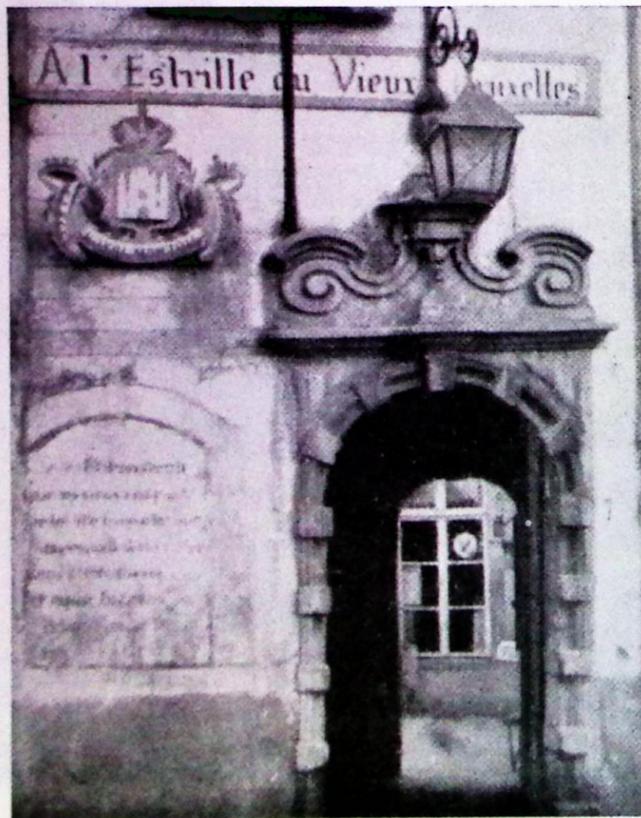
Le hameau de Boendaal et son gros tilleul, vue prise le 15 septembre 1909, aujourd'hui presque tout à fait disparu et ceinturé par de larges avenues à buildings.



Une rue de Laeken, il y a un siècle, du parvis de l'église nouvellement construite, vers la rue Marie-Christine. A gauche, l'ancienne Maison communale.



Char du roi Gambrinus dans un cortège se dirigeant de la Place des Palais vers la Place Royale, à une époque où le Palais de Justice n'existait pas encore et où le nouveau Palais Royal n'avait pas encore été construit.



Entrée du cabaret « A l'Estrille du Vieux Bruxelles » (« In de Roskam »), rue de Rollebeek.

sation, disparition des taudis, Mont-de-Arts, etc. C'est une mine de renseignements.

Donc, un livre qui se lit et qui passionne mais aussi un livre que l'on consulte à l'occasion, chaque fois qu'une question revient à la surface de nos préoccupations. Ce n'est pas le moindre mérite de cette œuvre. Un livre que l'on conserve, que l'on rouvre et qui vous éclaire sagement, dégagé de toute préoccupation de parti. Des faits, des chiffres. Et des images. Car il convient également que nous en disions un mot.

Faute de pouvoir en dire plus, celles-ci méritent également une bonne analyse. Quelle évocation, tantôt documentaire tout simplement, tantôt, et le plus souvent, pittoresque, savoureuse. L'imagerie est le meilleur reflet de l'âme de la ville. Elle évoque aussi bien des coins disparus, et disons le mot, prématurément saccagés. Des îlots, évocateurs du passé de tous ces faubourgs, eussent dû être conservés. Ils auraient eu autant de charmes et même d'utilité que des oasis de verdure. On ne saurait assez insister pour que les communes de la deuxième et de la troisième zone, en voie d'épanouissement, songent à sauvegarder des sites ou bâtiments pittoresques, prévoient leur plan d'urbanisation en assurant leur sauvegarde et surtout en prévoyant, dussent-elles y consentir des investissements, de larges « espaces verts ». Auront-elles cette sagesse ? Rien que par ses images, ce livre est instructif et plaisant.

Le format en est maniable. De nombreuses tables (de la page 431 à la page 502) en permettent une consultation facile chaque fois que le possesseur du livre voudra être bien renseigné sur l'une ou l'autre question.

Verniers s'est toujours penché amoureuxment (un amour pondéré, sans exaltation) sur Bruxelles et son agglomération. Un ouvrage signé de sa main était toujours le bienvenu et faisait autorité. Que ne nous aurait-il pas donné si, pendant 25 années de sa vie il n'eut été attaché à des tâches administratives. Même si ses mérites l'ont conduit aux plus hautes fonctions administratives, on ne peut s'empêcher de regretter que son talent ait été ainsi jugulé. La nostalgie de ses travaux personnels il doit l'avoir souvent ressentie, car il ne peut s'empêcher, dans son avant-propos, d'exprimer sa joie d'être « rendu à la divine liberté de choisir ses occupations et de retourner, par naturelle inclination, à ses anciennes prédilections d'amateur d'histoire et de folklore ». Amateur ? Est-ce par modestie qu'il emploie ce mot discrédité ? Soit. pascons-le lui, mais en disant qu'il le rehausse, bien des professionnels, pardon, des spécialistes, ne pouvant prétendre à mieux faire.

Enfin, saluons son retour, marqué par un coup de maître et... attendons la suite.

Albert MARINUS.

Chasses et Chiens de chasse de Brabant

NECESSITE vitale à l'origine, la chasse se mua au cours des temps en plaisir utile, puis, en passe-temps salutaire. Sa pratique, soumise à des règles de plus en plus strictes, devint petit à petit un art méticuleux et subtil.

C'est à la cour de Brabant, quand elle éclipsait en splendeur toutes les résidences royales de la chrétienté, au cours des XV^e et XVI^e siècles et alors que les moyens de giboyer, restés rudimentaires, n'avaient pas encore réduit cet exercice à

l'état de simple sport d'adresse au tir, qu'il atteignit son plus haut degré de perfection.

Suivant les animaux utilisés comme auxiliaires, l'art de la chasse se divisait en vénerie, qui se pratiquait avec des chevaux et des chiens, et en fauconnerie, qui employait des oiseaux de proie dressés à grands frais pour cet usage.

Dans nos régions, les faucons et les gerfauts, relativement faciles à apprivoiser, étaient les rapaces les plus communément mis à contribution. Amuse-

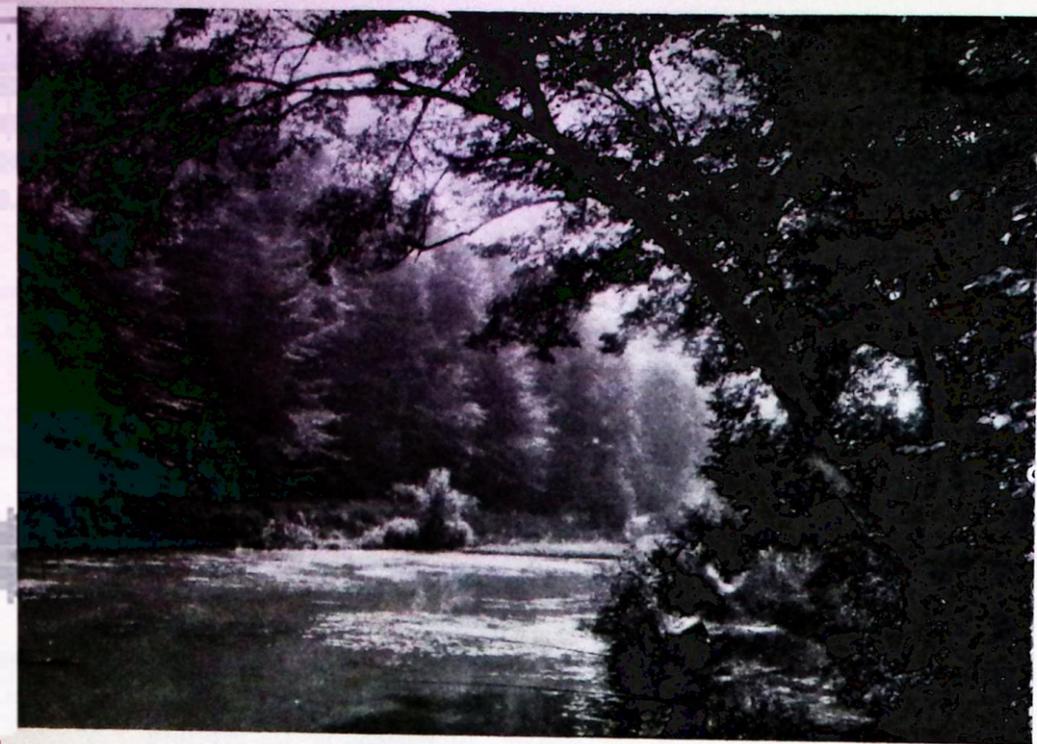
LE DEPART POUR LA CHASSE.

D'après un carton de Bernard van Orley, du musée de Leyde.

Ce carton servit de modèle à la première des tentures de haute lisse « Les Belles Chasses de Maximilien ». On y voit le Palais du Coudenberg, la première enceinte de Bruxelles, la tour de l'Hôtel de Ville et les tours de Sainte-Gudule.

(Photo P. Bijtebier)





FORET
DE
SOIGNES.
ETANGS DE
LA PATTE D'OIE.

(Cl. Ligue des Amis de la
Forêt de Soignes.)

ment coûteux, plus de galanterie que d'utilité véritable, la fauconnerie est restée l'apanage des grands seigneurs. L'apparat déployé lors des réunions fastueuses organisées en vue de ce divertissement séduisait surtout les dames de la cour. Elles y trouvaient l'occasion de faire montre de leur adresse et parade de leurs charmes ainsi que du luxe et de la magnificence dont leurs maris tiraient vanité aux yeux de leurs rivaux.

Au temps de la plus grande splendeur du duché de Brabant, quand Bruxelles, l'opulente capitale de nos ducs, était le point de mire de l'occident, sous le sceptre des riches et puissants princes de la Maison de Bourgogne-Autriche, la chasse connut l'essor le plus grand et l'éclat le plus remarquable qu'elle ait jamais atteint.

La vénerie de Boitsfort, où chevaux, chiens et rapaces étaient habilement dressés à la poursuite de tout gibier à poil et à plume, avait une réputation mondiale et ses hommes d'équipage, sous la direction du Grand Veneur, seigneur de haut lignage, passaient pour les plus versés dans la pratique de ces exercices compliqués. Aussi, toutes les cours étrangères dépêchaient des agents quali-

fiés pour apprendre de nos veneurs et de nos fauconniers, réputés maîtres en la matière, l'art difficile d'exercer et de gouverner les meutes et les vols.

Sans doute, la proximité de la belle et giboyeuse Forêt de Soignes ne fut pas étrangère à la passion des ducs de Brabant pour l'art de la chasse, ni à la prédilection marquée qu'ils manifestèrent, à toutes les époques de leur règne, pour ce délassement enivrant et salutaire.

S'étendant entre Louvain et Bruxelles, successivement capitales de leurs états, épanouissant ses frondaisons aux portes mêmes de leur palais du Coudenberg, l'antique sylve brabançonne n'offrait-elle pas le terrain le plus propice aux exploits cynégétiques? Vallonnée à souhait pour permettre les évolutions d'un brillant équipage de chasse à courre, sans les risques et les dangers inhérents à un sol trop accidenté comme aussi sans la monotonie et la facilité qu'engendre fatalement une terre sans relief, elle procurait à ces princes, soucieux de leur réputation de preux chevaliers, l'occasion de faire montre du courage, de l'endurance, de l'adresse et de la sagacité qu'exige la poursuite

d'un gibier astucieux dont les pièges, les écueils et impossibles à parer à l'avance ou le manque des lieux, rendaient plus ardue la course et le combien plus grisant pour le chasseur le plaisir du triomphe.

De toutes les chasses, la poursuite des bêtes noires et rousses, au nombre desquelles on range les sangliers et les cerfs, était la plus difficile comme aussi la plus spectaculaire et la plus excitante. Ce genre d'exploit nécessite, en effet, un appareil important et tout un équipage d'hommes, de chevaux, de chiens parfaitement exercés et éminemment habiles. Aussi, sont-ce les épisodes les plus représentatifs de pareilles équipées que Bernard van Orley a retracés dans les douze tentures de haute lisse, en tapisserie de Bruxelles, qui forment la suite fameuse des « Belles Chasses de Maximilien ». Commandées par Charles-Quint et tissées dans les ateliers de la capitale, de 1527 à 1533, ces pièces de grand luxe, certaines marquées du célèbre écu de gueules plain entre les deux B (Bruxelles-

Brabant), étaient destinées primitivement à la décoration de la grande salle des fêtes du palais du Coudenberg. Passées aux mains des Français, elles sont aujourd'hui exposées au Louvre. Réputées pour les mieux réussies et les plus parfaites du monde, elles font toujours l'admiration des visiteurs, et, à quatre siècles d'intervalle, continuent d'exalter le mérite de nos artistes et le savoir-faire de nos artisans.

On y peut suivre les péripéties des divertissements que les ducs de Brabant offraient à leurs invités de marque. Lors d'une chasse au cerf, notamment, et avant de fixer le rendez-vous dans la forêt, les piqueurs, aidés chacun d'un limier, s'assurent de l'endroit où gisent les bêtes à courir. Chien très actif, sélectionné parmi les plus forts et les mieux doués des chiens courants, le limier doit avoir l'odorat très subtil. Tenu par une longue laisse, il va le nez à terre à la recherche du moindre indice révélateur. Dressé à ne jamais aboyer pour

LES
BELLES
CHASSES
DE MAXIMILIEN.

Le Rapport devant les
étangs de Rouge-
Cloître.

Tapiserie de Bruxelles.
Musée du Louvre.

(Cl. Ligue des Amis de la
Forêt de Soignes)



ne pas effrayer le gibier, il tire violemment son maître de son côté, pour le prévenir de la découverte d'une trace.

Dès qu'une piste a été relevée, le piqueur doit distinguer, à l'impression laissée par le pied de l'animal, soit sur la terre soit sur le sable, ou aux fumées (fientes du cerf) qu'il y a abandonnées, si ces voies sont celles d'un cerf mâle ou femelle, jeune ou vieux, si elles sont récentes ou anciennes et juger de la direction prise par la bête pour gagner son fort proche ou éloigné. Si l'homme est habile et possède quelque expérience, il pourra même déterminer si celle-ci est inexpérimentée et dès lors sans méfiance ou si elle a déjà été courue, mise à bout et manquée, ses allures étant alors bien différentes de son comportement normal, car le cerf inquiet use toujours de ruses avant de se rebucher afin de dépister ses agresseurs éventuels.

Lorsque les veneurs à l'aide de leur limier se sont ainsi assurés du lieu où reposent les cerfs, ils font des brisées hautes (rompre des branches et les laisser pendantes) et basses (les disposer sur le sol,



Chiens courants brabançons.



Lévriers.

la pointe tournée vers l'endroit d'où le cerf vient, le gros bout, vers le lieu où il va). Le gibier est alors, comme on dit, détourné, c'est-à-dire que l'on sait l'endroit où il gîte, les brisées servant à y conduire les chasseurs au moment opportun. Le rendez-vous peut alors être fixé et la chasse prendre son essor.

Pour lancer le cerf, on va le déloger en suivant les brisées. A son approche, le piqueur excite son limier jusqu'à ce qu'il ait fait partir la bête. A ce moment, on sonne le laisser-courre et on lâche les chiens de meute, chiens courants et lévriers, qui se mettent à poursuivre l'animal. Celui-ci se sentant en danger, fait usage de toute la puissance, de toute la souplesse et de toutes les ruses dont il est capable. Aussi, pour le mettre aux abois, faut-il un grand nombre de chiens et les relayer de temps en temps. La meute, en ce temps d'une centaine

de têtes, est divisée en quatre ou cinq bandes, postées le long du trajet présumé que va suivre la bête pourchassée et que les piqueurs, par l'habitude qu'ils en ont, déterminent à l'avance.

Les chiens courants brabançons, qu'on lançait dès l'abord et dont la première bande forme la clef de meute, étaient des sortes de braques, de taille moyenne, costaux et râblés. Ils avaient la tête courte, l'œil rond, les oreilles longues et pendantes, la queue enroulée et ramenée sur le rein, le poil court, chez certains, dur, chez d'autres. Leur truffe large dénote un sens olfactif bien développé. C'était parmi les sujets les mieux doués sous ce rapport et les plus intelligents d'entre eux qu'on sélectionnait les limiers, dont les caractères ne semblent pas avoir été fixés héréditairement.

Les lévriers, chiens très coûteux à acquérir et à entretenir et que, pour cette raison, on ne lançait qu'aux derniers moments de la poursuite, étaient

des chiens au port noble et distingué, grands, élancés, très hauts sur pattes. Leur élégance leur vient surtout de la souplesse de la ligne du cou et de la poitrine. Leur tête fine aux oreilles courtes, leur pelage ras, leur queue mince légèrement enroulée, leurs membres déliés aux muscles serrés et puissants, en font des bêtes d'une rare beauté, précieuses pour les chasses à courre et auxquelles on réservait l'honneur de terminer la poursuite. Celle-ci se passait fréquemment dans l'eau car le cerf, à la longue excédé de fatigue, se jette à l'eau, lorsqu'il s'en trouve sur son passage, pour essayer de se dérober à ses assaillants. C'est le « bat-l'eau » que représente la septième tenture des Chasses de Maximilien.

Lors de la « Fête de Chevalerie » organisée par les Amis de la Forêt de Soignes à l'hippodrome de Boitsfort, en août 1958, dans le cadre des manifestations culturelles et touristiques du Brabant

LE BAT-L'EAU —

D'après un carton de Bernard van Orley, du musée de Leyde.

Ce carton sert de modèle à la septième des tentures de haute lisse « Les Belles Chasses de Maximilien ». On y distingue l'abbaye de Groenendael et l'hôtel que Philippe de Clèves y avait fait construire à l'intention de Charles-Quint.

(Photo P. Bijtebier)





L'attaque du sanglier par les chiens — d'après un dessin de B. van Orley.

et qui retraçait l'un des épisodes d'une chasse au cerf, l'équipage du Rallye Campine, présidé par le prince Xavier de Mérode, comportait une meute de chiens d'ordre de Gascogne et de Saintonge. L'origine de cette race remarquable remonte à celle des chiens belges dits de « Saint-Hubert ». Elle fut créée en Ardenne par les moines du monastère fondé en souvenir du saint évêque de Liège, patron des chasseurs, protecteur de la Forêt de Soignes, décédé à Tervuren en 727. Cette race de renom tel que, depuis Louis XI, tous les rois de France y firent des emprunts constants, s'est heureusement perpétuée jusqu'à nous au sein du Rallye Campine.

La chasse au cerf n'était pas la seule qu'on pratiquât à cette époque et les battues au sanglier n'étaient pas moins palpitantes. Outre les chiens qui viennent d'être décrits, on employait à cet usage des mâtins, chiens plus forts, plus féroces et plus redoutables que les autres. Ces bêtes puissantes, à la mâchoire robuste, aux oreilles raccourcies pour offrir moins de prise, au poil ras, aux membres solides et musclés servaient en outre pour la garde.

A côté de ces impressionnants molosses, on utilisait aussi, même dans les battues aux sangliers,

de petits barbets à la toison profuse, hargneux, rageurs, aboyeurs infatigables qui avaient pour mission de harceler la bête et de l'affoler. Ancêtres de nos barbets, caniches et autres griffons, ils formaient une meute spéciale.

Dans la reproduction d'une partie du carton de van Orley représentant la fin d'une chasse au sanglier, on remarque qu'un des lévriers est couvert d'une « jaque », sorte de cotte en toile, rembourrée avec du crin. Ces chiens, en effet, qui étaient de toutes couleurs et de différentes tailles, suivant l'espèce de gibier qu'on voulait leur faire chasser, étaient l'objet de soins particuliers à cause de leur grande valeur. Aussi, pour leur éviter d'être blessés par les bêtes qu'ils avaient mission de coiffer au cours de la chasse, on leur protégeait le corps au moyen de cette jaque, dont les veneurs de Brabant introduisirent l'usage.

Les meutes ducales, en ce temps les plus importantes du monde, étaient entretenues à la maison de Boitsfort, siège de la célèbre vénerie de Brabant, où résidaient obligatoirement les veneurs et leur chef. Les chiens des différentes races qui formaient ces équipages y étaient élevés et soignés avec un soin méticuleux, sélectionnés et dressés



Epagneul et barbets.

avec une rare compétence. Aussi, cet établissement fut-il le modèle dont s'inspirèrent et que copièrent par la suite tous les souverains étrangers qui y envoyaient régulièrement des émissaires pour s'initier à ses méthodes et à ses secrets.

Dans le domaine de la vénerie, dont l'essor et le développement sur notre sol furent sans doute favorisés par la présence de l'incomparable domaine de Soignes, le Brabant donnait le ton aux autres contrées du monde, comme il le fit d'ailleurs en bien d'autres circonstances, qu'il s'agisse de littérature, d'art ou de science. Il n'est que de citer des écrivains comme Ruysbroeck l'Admirable, le plus goûté des théologiens du moyen âge, des architectes comme van Thienen et van Ruysbroeck, les bâtisseurs de cet Hôtel de Ville qui n'eut jamais d'égal, des peintres comme van der Weyden et Bruegel, dont le raffinement ou l'originalité



Mâtin et barbet.

n'ont pas été surpassés, des artistes comme van Orley et les inimitables lissiers de Bruxelles, des sculpteurs comme Borman et les célèbres imagiers de la capitale, des artisans comme les orfèvres, les armuriers, les copistes et les miniaturistes de nos ducs, des savants comme Vésale, le génial et obstiné fondateur de l'Anatomie moderne, pour se rendre compte du rôle et de l'importance de notre province et de sa capitale dans l'histoire de la civilisation occidentale.

Aussi, serait-il hautement souhaitable que la province de Brabant puisse un jour réunir en une vaste exposition rétrospective un ensemble cohérent des trésors d'art et de science que le monde doit à ses fils légitimes et adoptifs.

A. VLEMINCO,
Secrétaire général de la
Ligue des Amis de la Forêt de Soignes.

Au Domaine de Bouchout

LE Domaine de Bouchout est devenu le but des promenades dominicales de nombreux Bruxellois.

Situé sur le territoire de Meise, il s'étend en bordure de l'autoroute reliant la Capitale à la Métropole.

Cette autoroute a été créée à la veille de la manifestation qui a fait en 1958, du vaste plateau du Heysel, le rendez-vous de toutes les nations du monde. Elle s'est substituée à l'admirable avenue de Meysse qui, partant du Gros Tilleul, s'étendait sur une longueur de près de cinq kilomètres, escortée d'une quadruple rangée de marronniers et d'acacias, jusqu'à l'entrée de Meise. Cette Avenue de Meysse avait été embellie et élargie à l'initiative de Léopold II, en 1905. On sait que le roi-urbaniste avait acquis, en 1879, le Domaine de Bouchout afin que le château, qui en est le cœur,

serve de résidence à l'Impératrice Charlotte, veuve de Maximilien d'Autriche.

Ce château date de 1130. Il a été restauré, remis en état et travesti en style Tudor au XVIII^e siècle et réaménagé au XIX^e. Les architectes Allard et Bocquet ont été chargés de s'occuper de le restaurer à nouveau. Vont-ils lui rendre son aspect primitif ? Nous croyons, personnellement, que ce serait une erreur de modifier la silhouette du château, d'altérer le décor où l'infortunée princesse Charlotte revêcut à loisir, de 1879 à sa mort survenue en 1927, les sanglants épisodes ayant marqué la chute de l'éphémère empire de Maximilien; Tacamboro, Queretaro...

C'est une page trop peu connue de notre histoire que celle-là : le rebelle mexicain Juarez battu, une Junte — réunie à Mexico — proclame l'Empire et offre la couronne du Mexique à Maximilien de Habsbourg et à sa jeune femme, la princesse Charlotte de Belgique, fille de Léopold I, sœur de Léopold II. Le couple impérial débarque à Vera-Cruz le 28 mai 1864 et est accueilli avec enthousiasme par la population mexicaine. Juarez, toutefois, n'a pas désarmé. Soutenu en secret par les Etats-Unis, il continue la lutte. Le général français Bazaine, chargé par Maximilien de créer une armée nationale mexicaine, fait appel à des volontaires français, autrichiens et belges. D'Audenaerde, 1980 de nos compatriotes, placés sous le commandement du lieutenant-colonel Van der Smissen, partent pour le Mexique. Dès son arrivée, le corps de volontaires belges est appelé à se battre. Il se distingue à Tacamboro puis sur la Loma, le 16 juillet 1865.

Désireux de se rapprocher des Etats-Unis, Napoléon III décide de retirer les troupes françaises du Mexique et de se désintéresser de Maximilien. L'Impératrice, désireuse de sauver la vie et la couronne de son époux, quitte Mexico le 8 juillet 1866 et s'embarque pour la France. Elle arrive à Saint-Nazaire le 8 août, s'empresse de gagner Saint-Cloud où réside Napoléon III. Elle implore celui-ci en vain.

MEISE

Tour d'angle du château de Bouchout.

(Photo de Sutter)

Désespérée, elle se rend à Rome, auprès de Pie IX. C'est là, à Rome, qu'elle manifeste les premiers symptômes de la folie. Elle est transportée au château de Miramar, sur l'Adriatique. Tous les soins qui lui sont prodigués restent sans effet. Le 6 août 1867, elle est au château de Tervuren qui, en 1879, sera la proie des flammes. Elle se réfugie alors au château de Bouchout où elle vivra encore pendant un demi-siècle sans jamais retrouver la raison.

Entre-temps, Maximilien, défait à Queretaro, le 15 mai 1867, avait été fusillé avec deux de ses généraux et les volontaires belges, la plupart en haillons, étaient rentrés au pays. Ils étaient 1980 au moment du départ. Ils n'étaient plus que 1104 lors du voyage de retour.

Comment, pensant à la pauvre vieille femme qui, durant 48 années, vécut ici, accablée de malheurs et privée de raison, ne pas céder à la mélancolie ? Le clair soleil incite cependant à la joie. Il auréole d'une fine lumière le vieux castel dont la masse puissante, flanquée de tourelles à créneaux, dominée par un donjon dont le sommet est à 22 mètres de hauteur, garde, avec ses mâchicoulis, très fière et très noble allure. Les eaux qui l'entourent reflètent son image moyenâgeuse, évocatrice d'un passé à jamais révolu.

Ce château ne se visite pas. Que contient-il encore ? Les écussons des familles ayant possédé le manoir, portes et lambris sculptés, vitraux... Les promeneurs jettent un regard à l'intérieur. Les salles sont vides. Où sont donc les nombreux portraits et tableaux, les vieilles armures, les meubles anciens de tous styles qui, autrefois, ornaient ce manoir ?

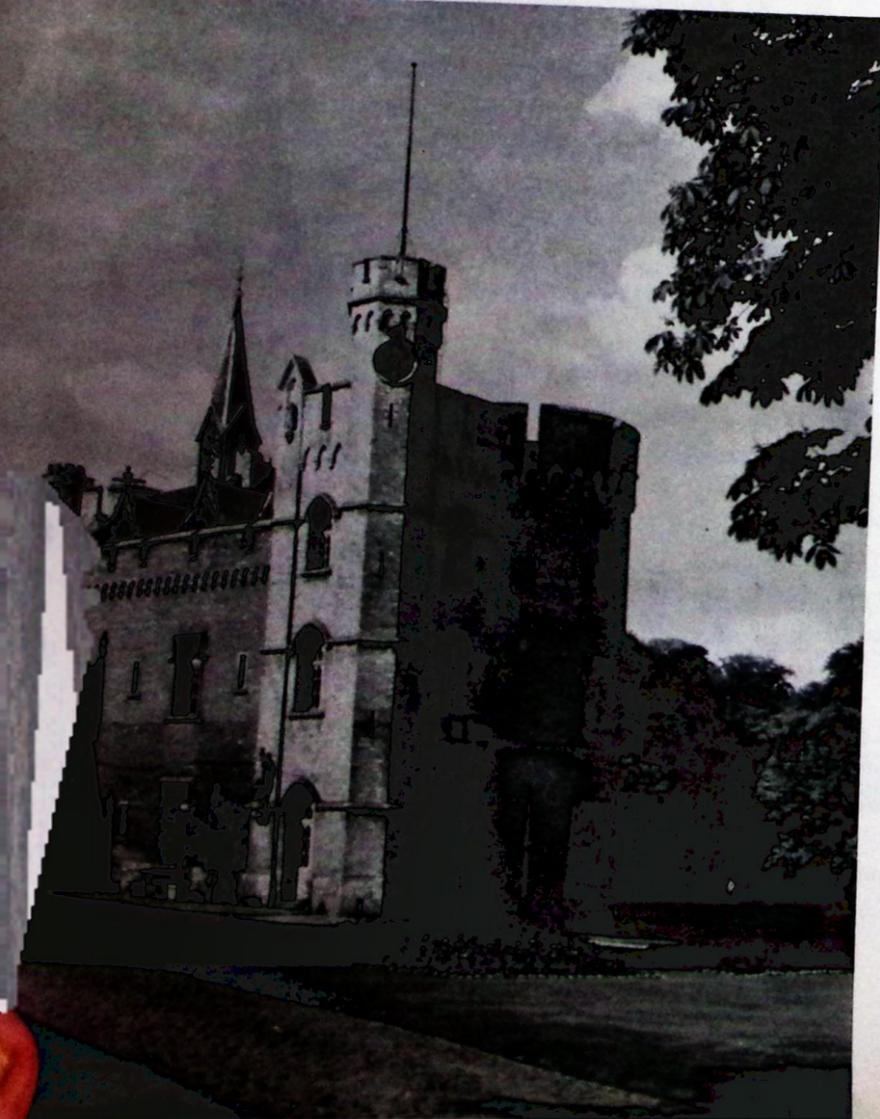
La seigneuriale et somptueuse retraite, où la malheureuse princesse fut pourchassée pendant près d'un demi-siècle par l'ombre sanglante de Maximilien (S. E. Henry Vallotton, dans son livre sur « L'Impératrice Charlotte », édité chez Arthème Fayard, raconte que « ... chaque matin, dans les phases d'apaisement, elle allait se recueillir devant le portrait de son mari et murmurait des phrases que lui seul entendait... »), est entourée par un vaste parc de toute beauté. Ce parc, lorsque la princesse habitait le château, était entretenu en permanence par une dizaine de jardiniers. Ceux-ci s'occupaient également de l'orangerie et du potager. Le Domaine se suffisait presque entièrement à lui-même.

MEISE — Détail d'une des façades du château de Bouchout.

(Photo de Sutter)

Après le décès de l'Impératrice, survenu le 19 janvier 1927, à l'âge de 87 ans, le parc est demeuré longtemps dans un demi-abandon. Il a reçu, il y a quelques années, une nouvelle destination. Précédemment établi sur le territoire de Saint-Josse-ten-Noode, entre les rues Royale et Gineste, mais réduit à la portion congrue à la suite des empiètements de la Jonction d'abord et de la Petite Ceinture ensuite, le Jardin Botanique de l'Etat y a été transféré.

Pour définitive qu'elle soit, l'installation du Jardin Botanique de l'Etat au Domaine de Bouchout, à Meise, n'est pas encore complètement terminée, il s'en faut de beaucoup. Bien des choses ont déjà été faites : aménagement des pelouses, curage des étangs, voûtement d'un ruisseau servant de collecteur d'égoûts, restauration — à l'initiative du Ministre de l'Agriculture, M. René Lefèvre — de l'Orangerie du XVIII^e siècle (située dans la partie Nord-Est du parc), plantations, etc. Beaucoup d'autres travaux sont en cours d'exécution : construction — dans la partie Sud-Est du parc — d'une gigantesque serre vitrée avec cloisonnements, où chaque groupe de plantes pourra être présenté dans son décor naturel, érection de laboratoires, aménagement de salles de collections, édification d'une bibliothèque, etc.



Dans quelques mois, il est probable que le programme établi sera complètement réalisé. L'attrait du Domaine de Bouchout sera alors plus puissant que jamais. Notre pays — et, plus spécialement, notre province — possédera alors un complexe de curiosités naturelles de très grande classe. Peu de pays pourront s'enorgueillir d'en avoir un semblable. Environ treize mille espèces de plantes représentatives de la flore des régions froides et tempérées du globe pourront être vues. Une riche collection de plantes aquatiques peuplera les étangs et les pièces d'eau. Un jardin alpestre de vastes proportions se profilera sur un fond de conifères.

En attendant que tous les projets existant au sujet du Domaine de Bouchout soient effectivement réalisés, promenons-nous dans l'immense parc encore tout plein d'une émouvante présence. Les

sentiers s'en vont en sinuant, s'infléchi-
sant tantôt à gauche et tantôt à droite, franchissant un ruisseau qui n'a de commun avec le ruisseau de Saint-Josse-ten-Noode que la dénomination, passant à côté d'un pavillon, montant entre les taillis, longeant une grande pelouse aussi nette qu'un tapis de basse-laine dépoussiéré avec soin, descendant vers un grand étang romantique où seuls quelques canards naviguent au gré de leur caprice. Comme tout cela est reposant. L'ordonnance sobre mais parfaite de ce parc distribué entre l'arbre, l'herbe et l'eau avec un sens large et heureux de l'équilibre, procure un vague sentiment de plaisir. On éprouve, en secret, l'harmonie de ce paysage modéré, transposant, en Brabant, le charme pacifique et la grâce toute de finesse de tel site de l'Île-de-France. On pense à Ermenonville. A un Ermenonville moins sauvage mais non moins prestigieux, en ses diverses beautés, que l'authentique. Grand amateur de jardins, J.-J. Rousseau, qui a aimé celui-là, eut aimé celui-ci.

Les promeneurs du dimanche s'en vont, lentement, par les allées, afin d'aller à la découverte du beau bâtiment, de lignes très classiques, servant d'Orangerie, afin de se rendre compte de l'état d'avancement des travaux entrepris ici et là. A travers le rideau des arbres fermant le domaine, on voit filer les autos en direction d'Anvers et de Bruxelles. Tant de mouvement là-bas, tant de sérénité ici ! Le flot des autos coule en bordure de ce domaine qui, à l'abri de ses feuillages, reste comme en dehors du siècle, préservant la pérennité de séductions que la nature seule est en mesure de susciter !

Joseph DELMELLE.

MEISE — Les eaux qui entourent le château de Bouchout reflètent son image moyenâgeuse, évocatrice d'un passé à jamais révolu.

(Photo de Sutter)

Un coin ignoré du Brabant Wallon ou Le Tour des Tours

NOUS allons nous efforcer de faire connaître un coin du Sud-Est du Brabant Wallon : ses quelques jolis sites ignorés, de belles fermes, d'anciennes routes, de vieilles croix, des châteaux et des fortifications de jadis et surtout ses neuf anciennes tours jalonnant notre itinéraire, ce qui justifie le titre de notre notice : la promenade des tours ou, si vous préférez le jeu de mots : *Le tour des tours*.

Nous donnons ici un bref aperçu de ce qui a été écrit au sujet de ces restes historiques : *Baron Leroy et Gramaye* : rien; *Puttaert* donne un dessin de la tour d'Alvaux il y a cent ans (elle est encore telle aujourd'hui); *Wauters*, dans son « Histoire des Communes belges », canton de Perwez : description minutieuse; origine : écho des Croisades, Griffon du Bos, sire de Corbais, aurait pris la croix, l'abbesse de Nivelles donne un terrain pour l'édification de la tour d'Alvaux, un soldat Hanovrien y soutint un siège de trois jours; *Hucq*, architecte, décrit les tours au point de vue architectural; *De Marez* analysant la « Chronique de Gislebert », de Mons, ne donne que des généralités; *Cosyn*, quelques notes dans son « Brabant Inconnu » et dans la revue du Touring Club; *Petitjean*, revue du Touring Club, janvier 1942, où nous relevons vingt-sept erreurs, entr'autres : les tours ont été construites par des charbonniers (!); quant à *Vandenautte*, « Patriote Illustré », il y voit une ligne Maginot, mais confond le Château de Corbais et la tour du même endroit (!)...

En Brabant Wallon, il y eut cinq espèces de fortifications : des *munitios* ou *firmitas palissades* (Liernu), sur la chaussée romaine : rien; des *tours* dont le nom Sarrasins signifie plutôt brigands, car les Sarrasins vaincus en 732 à Poitiers n'ont jamais mis les pieds dans notre région; les *châteaux forts* : Walhain-Saint-Paul, Perwez...; des *villes* ou *abbayes fortifiées* : Gembloux, Floreffe; des *forêts fortifiées* : Bois de Buis, Limelette.

Nous pensons que les tours ont servi de *refuges* ou *d'abris* en cas de guerres ou de brigandages, aux populations des

domaines agricoles qui ont commencé à se former au XII^e siècle. C'est l'opinion aussi de plusieurs historiens que nous avons consultés.

**

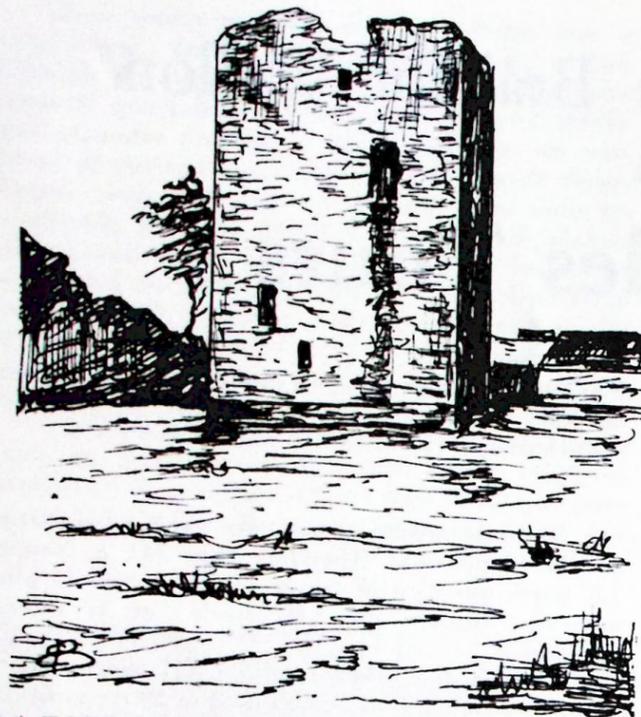
Notre promenade commence par Corbais, situé sur la grand-route Bruxelles (km 34) à Namur (27 parce que c'est là que se trouve la tour la plus ancienne (milieu du XII^e siècle) et la mieux conservée.

La tour de Corbais : milieu XII^e siècle, porte et voûtes romanes, murailles de 2 m 20 d'épaisseur, en grès de la région, plan rectangulaire, angles orientés, escalier dans les murailles, meurtrières; premier étage : armoires, bancs d'observation, w.c.; étage supérieur écroulé en 1848 et 1914, pas de souterrains...

Ne quittons pas Corbais sans aller voir son vieux château (1618) heureusement restauré aujourd'hui; l'église (1773), ses pierres tombales; dans les campagnes, les chapelles Saint-Pierre et Notre-Dame de Bon Secours; la ferme Pinchart.



LA TOUR DE CORBAIS.



LA TOUR D'ALVAUX.



LA TOUR DE BIERBAIS (démolie en 1913).

Corbais n'a qu'un tout petit ruisseau qui s'en va vers Alvaux. Jadis, en suivant le ruisseau, on pouvait faire une belle promenade par la Villa Plein Air de la ville de Bruxelles et par la Gatterie (où l'on élevait des chèvres)... N'y allez pas aujourd'hui, vous vous empêtreriez dans les orties et les roseaux, dans les marécages infranchissables.

Il faut aller vers Alvaux (deuxième tour) par le chemin du Bailly ou mieux, par Nil Pierreux. La route de Nil Pierreux coupe l'ancien chemin de Bruxelles à Namur où il y a une croix funéraire portant l'inscription que voici : « Ici a été occi par des voleurs / Jean Pinchart / le 2 juin 1684. / Prié Dieu pour son âme.

Le hameau de Nil Pierreux est un joli désordre de ruelles, son vieux moulin, qui existait en 1636, n'a plus sa grande roue. Le meunier, Téjette, vous dit avec aplomb que son moulin a été construit par les Turcs (!). Il y a aussi la belle ferme jaune de la Tour qui, du fond du vallon, présente si bien. Dans une chapelle, devenue remise, il y aurait des pierres tombales.

La route d'Alvaux descend entre les haies vers la vallée de l'Orne : voici la ferme et le moulin, la grange antique, la tour qui se dresse fièrement encore dans une île formée par deux bras de l'Orne.

Datant de la fin du XII^e siècle, elle était jadis entourée d'eau, le pont-levis s'attachait par des entailles visibles encore près de la porte d'entrée. La tour est entièrement en ruine. Les voûtes des escaliers sont remarquables ainsi que les anciennes cheminées. En face de l'entrée, par temps sec, on remarque des lignes où le gazon jaunait, ce qui porte à croire qu'il pourrait, en cet endroit, y avoir des fondations assez nombreuses. A cinquante mètres en face de l'entrée, au bord du ruisseau, un souterrain conduit à une cave, moins ancienne que la tour.

De nombreuses découvertes de tout âge ont été faites non loin de là ; de plus, quatre villages se sont partagés le kilomètre de la vallée que forme ce site pittoresque : Blanmont, Nil, Hévilillers et Mont-Saint-Guibert.

Vers l'est, un joli sentier à mi-côte, tout contre la ferme, s'en va vers Blanmont ; dans le fond, la chute d'eau du moulin, au dessus un bois parsemé de rochers et plus loin, là où le Nil se joint à l'Orne, les ruisseaux cascadedent entre les gros blocs de grès, puis le sentier remonte en longeant le bois vers Blanmont et le Moulin à Poudre. Ferme, moulin, pièce d'eau avec île, bois : le tout forme un site paisible qui, certainement, récompensera ceux qui auraient la patience d'aller jusque là.

Deux chemins conduisent d'Alvaux à Bierbais : la route à gauche en partie macadamisée, passe sous le seul pont de chemin de fer que les Allemands, dans leur retraite, n'ont pu faire sauter. Entre Gembloux et Ottignies, ils ont détruit

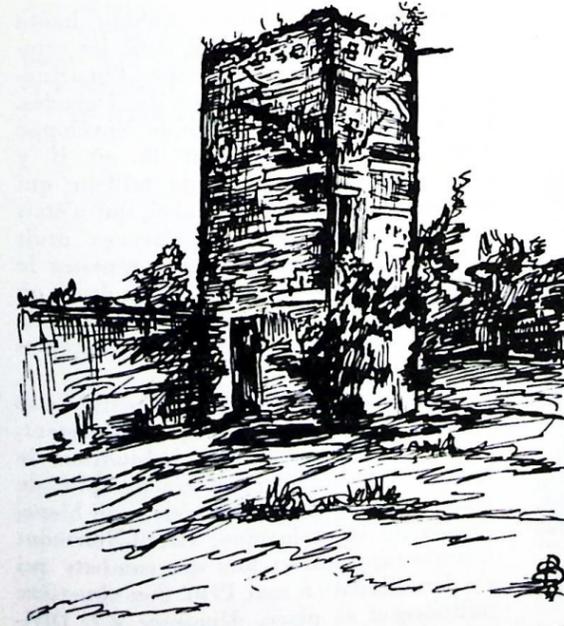
quatorze ponts. A droite, un chemin plus agréable par Bayaux passe par des jardins pittoresques de Malancé, de la Houssière et le château dit de la Folle.

L'un et l'autre de ces chemins aboutissent au bas de Mont-Saint-Guibert que l'on appelle la Fosse.

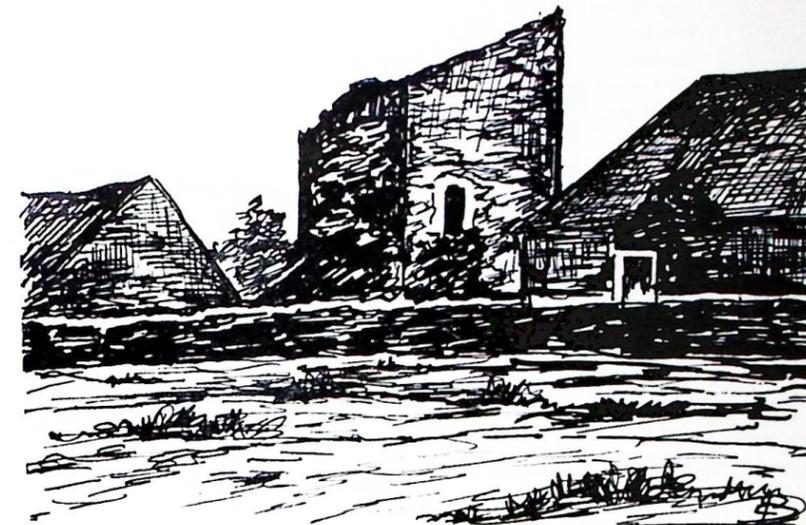
En face : l'église, campée sur un rocher où il y eut un château comtal, et la villette monte sans cesse vers le point culminant : les Trois-Burettes. Le panorama ne manque pas de beauté.

A gauche, la parc de Bierbais, vers où nous nous dirigeons, par la route d'Hévilillers. Une petite chapelle cachée dans la verdure au pied de la Houssière ; à droite, sur la hauteur, la tour de Bierbais.

En 1829, on démolit le château-ferme ancien de Bierbais, excepté la tour qui en gardait l'entrée. Celle-ci subsista longtemps isolée. Un propriétaire eut la fantaisie de l'affubler de tourelles, échauquettes, hampes, que sais-je ? Ornaments qui s'écroulèrent. En 1913, l'architecte Hucq,



LA TOUR DE NOIRMONT.



LA TOUR DE SAINT-GERY.

qui, malheureusement, fut fusillé à Taminés en 1914, démolit cette tour et reconstruisit celle que nous voyons aujourd'hui, qui est plutôt un assemblage fantaisiste de styles de diverses époques, genre exposition.

Ce qui est intéressant à Bierbais, c'est la chapelle castrale en style ogival et qui renfermerait des sépultures de personnages importants (?). Son beau parc, avec sa vaste pièce d'eau, ses beaux arbres dans l'intervalle desquels on jouit d'un beau point de vue vers Mont-Saint-Guibert.

Si l'on pouvait aller à Hévilillers par les étangs de la Michaëtte, ce serait assurément une jolie promenade. Seulement, ce chemin est privé et il faut monter à travers bois puis par un excellent macadam atteindre le bas d'Hévilillers.

Le bas Hévilillers est agréable à parcourir, la Houssière coule paresseusement à travers des prés, beaucoup d'arbres, et sur les hauteurs s'alignent les habitations qui forment la rue principale de la localité.

A l'entrée de la ferme Compère, il y a aussi une ancienne tour où l'on peut voir un escalier et une cheminée antiques. De petites ruelles grimpent vers l'église tandis que, vers le sud, la rue principale continue vers Villeroux. A gauche, un antique chemin encaissé monte vers le domaine du Chenoy, dépendance ancienne de l'abbaye de Villers. La route vers Villeroux devient de plus en plus mauvaise, se tourne et se retourne en face des bois qui ornent le vallon. Une descente sur un pavé préhistorique, une grosse chapelle, le pavé devient fort bon et nous voilà à Villeroux.

Villeroux, long village, a de belles fermes parmi lesquelles la ferme de Castillon, quelques



GEMBOLOUX
TOUR DE LA RUE DU MOULIN.

beaux sentiers et vieux chemin. Village propre et calme aujourd'hui, mais qui ne l'a pas toujours été, car un ancien curé peu satisfait de ses paroissiens l'appela *Ville Trou*.

De Villeroux à Gentinnes, il n'y a pas loin. On arrive à ses vastes étangs encadrés de bois, son vieux moulin, ses fermes, le tout formant un site quasi abbatial.

En face, dans les sablières, on a mis à jour des poteries frankes et sur les hauteurs trois longs chemins, tout droits, convergent en un seul endroit

où il pourrait y avoir eu des constructions anciennes. L'église a une curieuse crypte baptismale de l'art mosan; plus loin, le château est habité par les pères Missionnaires du Saint-Esprit et, si l'on poursuivait dans cette direction, on arriverait à une chapelle antique : Notre-Dame des Fièvres; et plus loin, à la belle ferme de Géronvillers, bâtie, jadis, par les moines de Villers.

L'arbre du Vénérable a été abattu, mais la chapelle Saint-Joseph existe encore. Ce point fut choisi par Gneisenau pour la retraite de l'armée prussienne vers Wavre, après la bataille de Ligny.

Du moulin de Gentinnes, on monte vers Saint-Géry et sa tour. Celle-ci s'appelle aussi Bois Saint-Mont. Diminutif de celle de Corbais, elle ne présente que peu d'intérêt, tellement elle est dégradée. Elle n'a plus son lion qui en ornait l'entrée, ni son curieux lavabo; quelques briques romaines dans ses fondations et c'est tout.

L'église de Saint-Géry est peinte de façon artistique. En face de l'école communale, un bel arbre et, dans les prés, une fontaine miraculeuse.

A 750 mètres de l'église, on voit sur les hauteurs, une belle croix en pierre de Ligny. A son sujet, l'histoire est muette. C'est probablement une croix de carrefour qu'a chantée son ancien curé de Saint-Géry, Monsieur Courtois. Décédé pendant la guerre 1914-1918, Monsieur Courtois, poète, peintre, sculpteur, aima passionnément son vieux patois de Perwez, la vieille tour féodale et son lion, la sombre croix carrée.

On conçoit aisément qu'une haute croix nue et sombre, isolée dans les campagnes, a dû forcément frapper l'imagination des populations et créé des légendes. En voici une : « Un homme enveloppé dans un linceul attendait là où il y avait alors des buissons, un tailleur qui revenait de Saint-Géry. Celui-ci, qui n'était pas précisément peureux, s'avança droit sur lui et d'un coup de fer à repasser le tua. Une croix fut élevée à l'endroit où eut lieu cette pénible aventure et à partir de ce moment il y eut moins de fantômes dans la région. »

Et nous voilà bientôt à Cortil. Cette longue commune, ainsi que Noirmont, aligne la plupart de ses habitations le long de l'Orne. Noirmont n'a pas plus de mont noir que Blanmont n'en a de blanc, singularité étymologique. Cortil-Noirmont a beaucoup souffert lors des combats qui s'y déroulèrent en mai 1940. Son cimetière militaire et sa place, dénommé « 7^e Division Marocaine », sont là pour l'attester.

Au nord, Noirmont a été le lieu où l'on a trouvé un magnifique cristal, un lézard en cristal, un morceau d'ambre, des médailles, des vases, des armes, etc.

L'églisette de Noirmont a des dalles tumulaires qu'il faut voir. Non loin de là il y a une tour en briques qui n'a rien de remarquable, mais elle fait bien dans le paysage.

Dans l'église moderne de Cortil il y a de beaux vitraux, sa haute tour s'aperçoit de très loin. Une route moderne conduit vers Gembloux par l'Institut de Plein Air et le Try des Rudes.

La haute chaussée Romaine forme la limite du Brabant et court à peu près sur la ligne de séparation des bassins Meuse-Escaut, elle a été détournée de sa ligne droite à Penteville où un tumulus a donné de nombreux objets conservés au Musée Archéologique de Namur.

Il est possible d'atteindre Gembloux par la ferme de Penteville, la belle église moderne de Grand-Manil ou par la chapelle de Moha.

Sur les hauteurs, on remarque le beffroi, les bâtiments de l'Institut Agronomique dont l'entrée est vis-à-vis de la statue de Sigebert, plus loin, une chapelle restaurée rappelle la bataille du 31 janvier 1578. Dans le fond, l'Orneau coule tout à son aise. En haut, la gare, la sucrerie et diverses usines.

Gembloux fut jadis fortifiée, deux tours rondes sont visibles, l'une rue du Moulin (1), l'autre rue Saint-Pierre.

On peut arriver à Walhain à partir de Penteville par la chaussée romaine ou de Gembloux, par la gare, la route de Bruxelles et l'École des Enfants Martyrs, achetée récemment par l'Institut Agronomique.

Sur la chaussée romaine, on passe successivement à la Gatte (2), à l'Agasse (2), à Ratintôt (2) et à Baudecet.

A Baudecet, on a mis à jour les fondations

d'une villa agraire belgo-romaine et de nombreux vestiges romains. Ceci, et la convergence de huit chemins, nous permettent de croire que Baudecet fut l'ancien *Geminiaecum* de l'époque romaine.

Des Croix de carrefours existaient jadis à Baudecet.

Un long chemin pavé, assez monotone, conduit de Baudecet à Walhain, à l'Baur, à l'est on aperçoit le vieux bois de Buis.

Aux ruines de château de Walhain nous verrons la neuvième tour. Une tour-donjon conique accompagnée de quatre ou cinq tourelles reliées par des murailles en pierre brute. C'est tout ce qui reste du fameux château, bâti au XIII^e siècle.

Des chemins campagnards relient Walhain aux Nils, l'un d'eux franchit une crête d'où l'on voit de nombreuses églises, des bois, et plus de dix villages. En temps de pluie, n'allez pas par là, mais par la grand'route.

Nil a deux églises : Saint-Martin, où il y a de très beaux ornements religieux : Saint-Vincent, qui a, au dessus de son portail, de belles armoiries. Nil a aussi un arbre de la Liberté et un arbre commémoratif, un vieux château avec grand parc boisé, deux vieilles croix : l'une à la Chapelle Allard, l'autre à Nil-Pierreux. Nil possède encore un moulin à vent dont les ailes ne tournent plus, ayant été détrôné par la vapeur et l'électricité.

Des Nils à Corbais il n'y a qu'un pas. Nous y terminerons notre circuit des neuf tours. Notre beau tour des Tours.

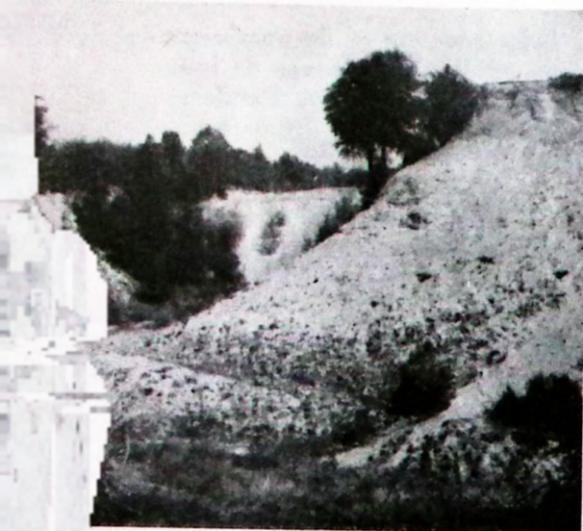
E. BOURGUIGNON.

(1) En mai 1940, lors de la bataille de Gembloux un soldat français caché dans les buissons poussant sur la tour de la rue du Moulin aurait mitraillé l'armée allemande essayant de s'avancer sur la chaussée de Charleroi. L'aviation allemande chercha en vain de repérer le mitrailleur, ses bombes détruisirent un cinéma et les maisons voisines.

(2) La chèvre, la pie, on attend tout.



WALHAIN-SAINT-PAUL
RUINES DU CHATEAU.



(Photo Ooms)

MONT-SAINT-GUIBERT Les sablières.

Au moment où le Syndicat d'Initiative et de Tourisme d'Ottignies et Environs prépare son Deuxième Grand Rallye Touristique Régional qui ramènera dans notre jolie vallée de la Dyle les participants de l'année précédente, accompagnés, souhaisons-le, de nombreux amis désireux de mieux connaître ce beau coin du Brabant Wallon, et à l'approche des vacances scolaires qui vont offrir aux jeunes la joie de découvrir les multiples aspects de notre contrée, nous croyons utile d'en rappeler les possibilités touristiques.

Les nouvelles routes aménagées ces dernières années, permettent aux habitants d'Ottignies de se rendre à Namur et dans les Ardennes en suivant les excellentes artères que sont devenues la chaussée de la Croix, les rues de l'Invasion, de Mont-Saint-Guibert et de Namur, soit six kilomètres en passant par les sites et points de vue pittoresques de La Croix, de Bloery et des Bruyères.

En les admirant, on ne peut que constater combien l'appellation d'Ardennes Brabançonnaises, donnée à notre région, est justifiée.

Ceux qui aiment encore la marche pourront bifurquer vers les bois de l'Etoile et du Morimont, où ils trouveront la source du Crahaut, dont ils connaissent sans doute les jolies légendes que nous avons déjà évoquées dans ces colonnes.

La signalisation des sentiers qui parcourent ces bois a été faite par notre Syndicat d'Initiative.

Les promeneurs peuvent aussi se rendre aisément à Mont-Saint-Guibert par les anciennes fermes de Profondval et de la Grange à la Dime.

Le mauvais chemin longeant les sablières de Mont-Saint-Guibert vient d'être transformé en voie bétonnée dont

La vie de nos Syndicats

Tourisme à Ottignies et environs

le parcours offre de magnifiques échappées vers la vallée de l'Orne. Les ruelles de Beaurieux nouvellement asphaltées incitent à y descendre.

Pour en terminer avec la rive droite de la Dyle, rappelons que, voici quelques mois, ont été commencés les travaux de la route du Lonchamps, qui, lorsqu'elle sera terminée, raccourcira fortement le trajet pour les automobilistes pressés de se rendre à Bruxelles ou dans le Namurois.

Cette artère passe à proximité des beaux bois de Lauzelle et du plateau du Longchamps aux vastes horizons. Elle permet aussi d'aller rapidement dans les jolis villages de Corroy-le-Grand, Louvranges, Chaumont-Gistoux, Bonez, Dion-le-Mont, Dion-le-Val et bien d'autres trop peu connus.

D'autre part, signalons à ceux qui l'ignorent encore que le tronçon de la route touristique de Villers-la-Ville, sur les communes de Limelette, Ottignies, Céroux est terminé, que cette splendide voie de communication permet actuellement de se rendre à Bruxelles par un trajet pittoresque passant par Rixensart, Genval, La Hulpe. D'ici quelques mois, le tronçon de Court-Saint-Etienne-Céroux, sera également terminé. Pour que les communications soient parfaites, il restera à réaliser la route sur les communes de La Roche et de Villers.

On prête à l'Administration communale d'autres projets dont certains sont déjà en voie de réalisation.

Voilà beaucoup de belles perspectives nouvelles, cependant bien des chemins restent à améliorer chez nous. Souhaitons que nos édiles communaux voient les choses largement et réalisent rapidement les voies de communications nécessaires pour desservir le Petit-Ry et Pinchart, hameaux qui, du point de vue attrait touristique, ne le cèdent en rien à ceux de la rive droite de la Dyle.

Nous conseillons aux piétons courageux de poursuivre au-delà de Pinchart jusqu'à la plage de Renipont en passant par Lasne - Chapelle - Saint-Lambert, ils ne regretteront pas leur randonnée.

Si, au lieu de continuer par la rue de Lasne, ils prennent par la route de Villers vers la gauche, ils pourront aller voir la vieille ferme-château de Moriensart, fort bien restaurée, c'est un des foyaux de la région.

Au Petit-Ry et à Pinchart, la signalisation des promenades a été faite également par les soins du Syndicat d'Initiative.

La brochure «*Tout Ottignies*» en renseigne le parcours et peut être demandée au Syndicat d'Initiative.

Au tableau assez réconfortant, devons-nous reconnaître une seule ombre, toujours la même, c'est le mauvais état de la route d'Etat n° 37, Hamme-Mille-Ottignies-Nivelles qui depuis de longues années continue à susciter des doléances justifiées de la part des usagers et des riverains ainsi que notre journal s'en était déjà fait l'écho il y a deux ans.

Le S.I. d'Ottignies.



(Photo Ooms)

CEROUX-MOUSTY La tour de Moriensart.



JUILLET

*Mendiants de bon air et d'exode,
lassés des bruits de la cité,
nous désirons être les hôtes
des jours de la tranquillité.*

*Allez, mes gens, bonnes vacances,
laissez tomber les masques gris,
oubliez donc les manigances,
apprenez le chant des courlis.*

*Pensons à Marie-Madeleine,
patronne des bonnes odeurs,
et à Christophe au cœur sans haine,
qui n'a jamais connu la peur.*

*Il faut goûter dans les bruyères
le meilleur miel des bruissements,
des bois, faut écouter, lanlaire,
le trésor inouï du sang.*

*Pensons à saint Loup des bergères,
à saint Jacques des pèlerins,
à Martbe de nos lavandières,
à sainte Anne de nos marins.*

*Il nous faut du jus de bleutaille
et de la sève à paradis,
et des mots du cœur que l'on taille
dans l'écorce pour les amis.*

P. D.

EXCURSIONS-VISITES ITINÉRAIRES

EXCURSIONS CYCLISTES DOMINICALES DE « PEGASE »

(Faites en juin et données à titre documentaire)

1. Réunion à l'entrée du Bois, Ruisbroek, Leeuw-Saint-Pierre, Gaasbeek, Leerbeek, Vollezele, Galmaarden, Bois Léandre, Nijken, Denderwindeke, Gooik, Lennik-Saint-Quentin, La Roue. — 80 km.
2. Réunion Square Montgomery, Tervuren, Duisbourg, Huldenberg, Terlanen, Ottenburg, Archennes, Centry, Dion-le-Val, Louvrange, Wavre, Angoussart-Woo, Malaise, Hoeilaart, Welriekende, Bruxelles. — 80 km.
3. Cyclopromenade. Réunion à l'entrée du Bois, Drève de Lorraine, avenue Brassine, Gaillemarde, Haut-Ransbeek, Chapelle-Saint-Jacques, Messenger de Bruxelles, Renipont, Rosières, Terlanen, Huldenberg, Yser, Notre-Dame-au-Bois, Rond-point Saint-Michel. — 65 km.

EXCURSIONS PEDESTRES DOMINICALES DE « PEGASE »

(Faites en juin et données à titre documentaire)

1. Réunion au Quartier-Léopold. Départ en autobus pour Wavre, ancienne abbaye de Basse-Wavre, Gastuche, Doiceau, Bois de Bercuit, Dion-le-Val, Bois de Neulettes, chapelle Sainte-Anne, Aisémont, Wavre. Retour en autobus. — 16 km.
2. Réunion au Quartier Léopold. Départ en autobus pour Weert-Saint-Georges, Forêt de Meerdaal, Fontenelle, Nethen, Chapelle Robert, Florival, Bois de Laurensart, Bois Bock, Le Culot, Belle-Voie, Wavre. Retour en train. — 17 km.

PROMENADES DE LA « LIGUE DES AMIS DE LA FORET DE SOIGNES »

(Faites en juin et données à titre documentaire)

1. Hippodrome de Boitsfort, Etang des Enfants Noyés, Chemin des Quatre Frères, Arboretum, Hazendaal, Groenendaal, Kerrenberg, Fond des Guns, Molenweg, Drèves des Mésanges et de Welriekende, Boitsfort.
2. Boitsfort, place Wiener, Vuilbeek, sentiers des Bouleaux et de la Reine, Espinette Centrale, Holleken, Linkebeek, Uccle-Calevoet.

Calendrier Touristique et Folklorique

JUILLET

DANS TOUT LE PAYS, le 21 : Solennités diverses et fêtes populaires à l'occasion de la Fête Nationale.
 BRAINE-L'ALLEUD, 12 : Exposition avicole à l'occasion de la kermesse du hameau de l'Estrée.
 BRUXELLES, du 18 juillet au 30 août : Kermesse de Bruxelles.
 Du 18 au 26 juillet : Fêtes de la Kermesse de Bruxelles.
 DIEST, 15 : Grande Foire aux chevaux.
 ETTERBEEK, 21 : Place Jourdan, feu d'artifice à 23 heures.
 HAL, 19 : Concours national agricole.
 HOELAART, 21 : Parc communal, concert organisé par l'Administration communale.
 HUIZINGEN, 4 et 5 : Week-end des familles. — Samedi : Feu de camp des jeunes. — Dimanche : Inauguration d'une plaine de jeux réservée aux enfants. Fête enfantine. Théâtre de marionnettes.
 LOUVAIN, du 26 juillet au 2 août : Place Saint-Jacques, kermesse Saint-Jacques, organisée par l'Administration communale. Caractère régional.
 OTTIGNIES, 12 : Grand Rallye touristique pour autos, vélos et vélos-moteur. — Départ : Place des Fusillés, de 13 à 14 heures. — 70 km dans les Ardennes brabançonnaises.
 STROMBEEK-BEVER, 20 : Foire annuelle du quartier de la Station.
 TIRLEMONT, 12, 19 et 26 : Concerts de carillon, à 20 h 30.
 WAVRE, 12 : 6^e Grand concours hippique. Jumping.
 22 : 2^e Grand prix Alphonse Bosch, course cycliste pour professionnels.
 26 : 12^e Grand cortège carnavalesque et de réclames. Brillant feu d'artifice.

WEMMEL, 25 et 26 : Journées poétiques flamandes.

AOÛT

AARSCHOT, 15 : Grande kermesse. — Procession de Notre-Dame. Illumination folklorique des maisons en l'honneur de saint Roch.
 BRUXELLES, 9 : Quartier de la rue des Sables : 651^e plantation du « Meiboom ». Réjouissances populaires.
 22 : Ouverture des fêtes populaires du quartier de Notre-Dame-au-Rouge (place Fontaines et abords).
 DIEST, 13 : Pèlerinage des étudiants à la maison natale de saint Jean Berchmans. Procession avec les reliques.
 ETTERBEEK, 8 : Parvis Notre-Dame du Sacré-Cœur, à 20 heures, concert par la musique de la Garde Territoriale Anti-aérienne.
 Du 22 au 29 : Semaine des Sports.
 HOELAART, 15 : Pèlerinage à la chapelle de la Bonne Odeur. Messe solennelle et vénération des reliques.
 HUIZINGEN, 1 et 2 : Feu de camp. Evocation de la Suisse. Pétaque. Finales du championnat. Clôture le 27 septembre.
 29 et 30 : Célébration du 10^e anniversaire. — Samedi : Feu de camp monstre. — Dimanche : Festival Multisports. Volley-ball, basket-ball, pétanque, jeux populaires.
 JETTE, 31 : Marché annuel.
 LEEUW-SAINT-PIERRE, 9 : Cérémonie annuelle d'hommage au Monument des Disparus, organisée par les groupements d'anciens combattants, avec la participation de l'Administration communale.
 LOUVAIN, 25 : Cérémonie organisée

par l'Administration communale en commémoration de la destruction de Louvain, en 1914. Caractère local.
 MERCHTEM, 18 : Grande kermesse annuelle.

OVERYSE, 29, 30, 31 : Exposition de raisins, avec foire commerciale, braderie et concours régional de bétail.
 RODE-SAINT-GENESE, 29, 30, 31 : Foire commerciale dans les locaux de l'école communale pour garçons « Wauterbos ». Fêtes populaires au quartier « Dries ».
 TIRLEMONT, 2, 9, 16, 23 et 30 : Concerts de carillon, à 20 h 30.
 WAVRE, 16 : Sortie de la grande procession de Basse-Wavre avec chasse très précieuse.
 23 : Démonstration de judo.
 WEMMEL, 17 : Foire annuelle avec concours de bétail.

SEPTEMBRE

BERCHEM-SAINTE-AGATHE, 7 : Marché annuel.
 HAL, 6 : Procession historique de Notre-Dame. Foire de septembre.
 IXELLES, 5, 6 et 7 : Fête organisée par l'Union des Commerçants du Quartier Léopold.
 LOUVAIN, 6 : Ouverture de la kermesse de Louvain.
 7 : Foire annuelle aux chevaux et au bétail. Concours provincial d'animaux reproducteurs et exposition de machines agricoles. Caractère provincial.
 OVERIJSE, 5 et 6 : Exposition de raisins. Foire commerciale. Braderie.
 UCCLE, 3 : Cérémonie organisée par l'Administration communale pour l'anniversaire de la libération de la commune. Cortège patriotique et feu d'artifice.

CONTACTS

MONUMENT CLASSE

La chapelle Notre-Dame du Marché à Jodoigne, vient d'être classée comme monument en raison de sa valeur artistique.

Cet édifice en pierre blanche fut consacré le 12 août 1353. Il est précédé d'une tour massive surmontée d'une toiture hélicoïdale terminée par une lanterne d'où l'on découvre un vaste panorama hesbignon. A l'intérieur de la chapelle se trouve un cénotaphe remarquable en calcaire bleu (2 m 50 sur 1 m 30) de Winand, Comte de Climes, mort en 1668, et de son épouse née Michelle de Vedeghem, morte en 1671.

Gaasbeek

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES

Le domaine national de Gaasbeek organise un concours gratuit de photographies, doté de plusieurs prix de grande valeur. Le jury se compose du conservateur et de MM. R. Ponsaerts, des amateurs photographes belges, L. Borghys et A. Mes, de Fotoclub-Brussel. Il est permis de photographier à l'extérieur du château jusqu'au 31 octobre, tous les jours de visite : mardi, jeudi, samedi, dimanche et jours fériés, pendant la période des congés payés (juillet-août), tous les jours, excepté le vendredi, de 10 à 17 heures; à l'inté-

rieur, par contre, le samedi, entre 10 et 17 heures.

Les résultats du concours seront proclamés à l'exposition des plus belles photos, qui aura lieu au Palais des Congrès, à Bruxelles, du 15 au 19 décembre.

UNE HEUREUSE INITIATIVE A WATERLOO

Le Conseil communal de Waterloo, réuni sous la présidence de son bourgmestre, Jules Descampe, a décidé, tout récemment, et ce à l'unanimité, de créer, à titre d'essai, un nouveau service chargé spécialement de régler toutes les questions relatives aux archives, à

l'histoire, aux recherches documentaires et au tourisme local.

La création de ce service est justifiée par le passé historique de la commune et le plan rationnel de la propagande touristique.

D'autre part, le Conseil communal a décidé d'organiser un concours de rédaction auquel participeront les élèves des écoles communales et adoptées de Waterloo, suite à l'exposition qui a eu lieu à Waterloo, dans le cadre de l'Opération Musées.

M. Van Dormael, conservateur de ladite exposition a été chaleureusement félicité par le bourgmestre au nom du Conseil communal.

Félicitons le Conseil communal pour cette heureuse initiative qui prouve que le tourisme prend un nouvel envol à Waterloo.

LA 18^e SEMAINE INTERNATIONALE D'ART EN BELGIQUE

Sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, du Commissariat général au Tourisme, et des principales autorités belges, la « Fédération internationale des Semaines d'Art » a réalisé jusqu'à présent, dix-sept « Semaines d'Art » en Belgique, sans compter de nombreuses « Semaines d'Art » analogues, à l'étranger. Ainsi plus de deux mille personnes cultivées — originaires de quarante-six pays différents — ont eu l'occasion d'admirer les belles cités d'Art et les sites les plus remarquables de la Belgique. Renouvelant ces importantes manifestations culturelles et artistiques, une 18^e « Semaine d'Art en Belgique » se déroulera du 31 juillet au 8 août prochain.

Cet agréable et confortable voyage d'Art, permettra aux participants étrangers et belges, de se rendre compte du remarquable épanouissement des arts anciens et modernes en Belgique. Ces visites s'effectueront par petits groupes, conduits par des Conservateurs de Musée et des Professeurs Licenciés en Histoire de l'Art et Archéologie. Le programme comportera notamment une sélection des principaux monuments et musées de Bruxelles, Anvers, Liège, Bruges, Mons, Gand, Nivelles, Louvain, Léau, Hal, Ostende, Malines... ainsi que des fêtes et réceptions.

S'inspirant de cette initiative, d'autres nations, en étroite collaboration avec le Comité belge, ont organisé officiellement, avec grand succès, depuis plus de vingt ans, quatre vingt voyages d'Art analogues. Cette année encore, des intellectuels, des amateurs d'Art et des professeurs de différents pays, prendront part à d'intéressantes « Semaines internationales d'Art » en certaines régions d'Allemagne, de France, de Grèce, d'Italie, du Portugal...

Ce remarquable mouvement culturel et artistique international, vivement encouragé par l'U.N.E.S.C.O., tend à consolider — grâce à l'art et à l'amitié

internationale — un climat de féconde et indispensable compréhension entre les peuples.

S'adresser, dès maintenant, au Président de la F.I.S.A., le Professeur Paul Bonifert, 310, avenue de Tervueren, à Bruxelles 15. Tél. 70.10.58.

PARCS NATIONAUX ET RESERVES NATURELLES EN BELGIQUE

En Belgique, où la densité de population est très forte (289 hab. par km²) la sauvegarde des beautés naturelles pose des problèmes souvent ardues mais que plusieurs associations de défense de la nature s'appliquent à résoudre avec succès. Aussi, depuis quelques années, des Réserves naturelles et des Parcs nationaux nombreux ont été constitués des Flandres aux Ardennes.

Parmi les groupements qui participent le plus activement à leur réalisation, il convient de citer tout particulièrement l'a.s.b.l. « Ardenne et Gaume » qui s'est donné pour tâche de sauvegarder les sites les plus beaux et les plus caractéristiques des provinces de Liège, de Namur et de Luxembourg.

« Ardenne et Gaume » a publié récemment deux fascicules de son bulletin trimestriel qui constituent le bilan scientifique de sa gestion. Ils contiennent 120 pages illustrées de 60 photos et de 25 planches qui permettent au lecteur d'apprécier l'ampleur des réalisations et de saisir l'importance de l'œuvre en cours.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat d'« Ardenne et Gaume », 41, rue Marie de Bourgogne, à Bruxelles 4. Tél. 11.13.36.

LE PARC NATIONAL DE FURFOOZ

L'association de défense des sites naturels de Belgique, « Ardenne et Gaume », poursuit la mise en valeur des beautés et curiosités du parc National de Furfooz, situé dans un des sites rocheux les plus sauvages de la vallée de la Lesse, à 5 km au S.-E. de Dinant.

D'importants aménagements entrepris discrètement, pour ne pas nuire au caractère original du site, rendent plus facile l'accès aux grottes préhistoriques, aux gouffres géologiques et aux vestiges de l'occupation romaine. Les bains romains apparaissent aujourd'hui au flanc du massif rocheux tels qu'ils furent édifiés au III^e siècle de notre ère. La reconstitution de l'édifice, dans ses moindres détails en est arrivée au stade expérimental : pour la première fois, l'hyocauste d'une installation thermique de ce genre va être mis en fonctionnement.

Les Etablissements d'enseignement et les Groupements qui organisent des excursions à caractère pédagogique et scientifique peuvent obtenir une documentation permettant de faire avec pro-



JODOIGNE
Notre-Dame du Marché.

fit la visite détaillée du Parc National de Furfooz en s'adressant au Conservateur à Furfooz, par Anseremme.

(Bulletin du Comm. Gén. au Tour., Juin 1959.)

MOTO-CROSS EN FORET

Peut-on s'imaginer qu'on laisse des gens pratiquer ce sport de sauvage en forêt de Soignes ! Quel ne fut pas notre étonnement dernièrement au cours d'une promenade que nous aurions aimé silencieuse, comme il convient dans un bois, d'entendre les pétarades de grosses motos rompre le calme reposant de la sylvie. Des motos sur une route ou même le long d'un des chemins importants du bois on les aurait entendues un instant et puis les bruits déplaisants se seraient éloignés. Mais non, le tapage était constant. Quelle ne fut pas notre surprise,

de Brabant résolurent de vendre une partie de leurs biens domaniaux et une portion du territoire de Sint-Katherina-Lombeek, en l'occurrence le bois d'Overalphen, fut cédée à Charles de Fourneau (2).

Jean de Fourneau, seigneur de Cruyckenbourgs, Wambeek, Lombeek et Ternat, échevin de Bruxelles en 1612, 1616 et 1618, fut honoré de la dignité de chevalier par lettre patente du 8 avril 1620.

La seigneurie de Ternat, unie à Wambeek et Lombeek avec le château de Cruyckenbourg, fut érigée en comté sous le nom de Cruyckenbourg par lettre du roi Philippe IV en 1662 et en faveur de Philippe-François de Fourneau, baron de Capelle-Saint-Ulric et du Saint-Empire, fils de Théodore de Fourneau, alors gouverneur et vice-chancelier au Conseil souverain de Brabant. Philippe-François avait épousé, en 1629, Isabelle de Berchem, dame de Ranst et de Millegem, qui lui donna neuf enfants dont Philippe Théodore, baron de Fourneau et du Saint-Empire, seigneur de Vichte et, en cette qualité, premier maréchal héréditaire de Flandre. Le dernier seigneur féodal de Sint-Katherina-Lombeek fut Henri-Théodore, baron de Fourneau, comte de

(2) Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, Tome I, pp. 421 à 423.

Cruckenbourg, chambellan de l'empereur Joseph II à qui il renvoya sa clef à l'occasion de la révolution brabançonne. Né en 1760, il épousa en 1784 Marie-Anne, comtesse de Walstein et du Saint-Empire, chanoinesse de Sainte-Waudru à Mons. De ce mariage sont nés, entre autres enfants, Henri-Joseph, comte de Fourneau de Cruyckenbourg, qui fut général et aide de camp du prince d'Orange et Victor, dit le Comte de Cruyckenbourg, général-major et aide de camp du roi Léopold I^{er} (3).

L'échevinage de Sint-Katherina-Lombeek fit, à l'origine, usage d'un sceau à l'effigie de sainte Gertrude, abbesse de Nivelles. De 1632 au moins à 1734 cet échevinage posséda un sceau où l'on voyait l'écu des Fourneau et une représentation de sainte Gertrude.

L'arrêté royal du 6 novembre 1956 a reconnu à la commune de Sint-Katherina-Lombeek les armoiries des Fourneau, c'est-à-dire, un écu d'azur semé de billettes d'or au chevron du même brochant sur le tout; l'écu communal doit être placé non plus devant une sainte Gertrude rappelant l'appartenance à l'abbaye de Nivelles mais devant une sainte Catherine d'Alexandrie re-

(3) Goethals, *Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles du royaume de Belgique*.

présentée debout, nimbée, s'appuyant de la dextre sur une palme, et tenant de la sénestre une palme, sur son front une roue brisée qui accompagne sainte Catherine rappelle le martyre de cette sainte qui fut attachée à une roue armée de pointes de fer, laquelle se brisa en morceaux. Sainte Catherine fut alors déchirée à coups de lanière de cuir et jetée dans un caveau où elle resta pendant quarante jours. Puis l'empereur Maximilien la fit décapiter: au lieu de sang des flots de lait s'échappèrent de la blessure et le corps de la martyre fut porté par les anges sur le mont Sinaï.

(« Crédit Communal de Belgique », avril 1958.)

AU MUSEE DES CHEMINS DE FER

Dorénavant le Musée des Chemins de Fer belges, situé dans la gare de Bruxelles-Nord (entrée par l'escalier dans la salle des guichets), sera fermé le lundi et le vendredi de chaque semaine, ainsi que les jours fériés suivants: Toussaint, Noël, Jour de l'an, Pâques et Pentecôte.

Il est ouvert les autres jours (y compris les dimanches), de 10 à 17 heures.

En vue de leur faciliter la visite du Musée, les écoles et les groupes sont priés d'avertir autant que possible une dizaine de jours d'avance de la date choisie pour leur visite.

L'entrée du Musée est gratuite.

Août

*Le Lion a broyé le Cancer mille-pattes,
a libéré le ciel dans le temps azuré.*

*Bravo, mes laboureurs, fauchez jusqu'à la garde
orge, seigle et froment. C'est le pain assuré.*

Nous fêtons les Marie et il pleut des étoiles.

*C'est le mois des prunes, des abricots, des mûres,
et des coups de soleil et des citrons nature,
et des demoiselles plaisantes sans leurs voiles.*

*La Vierge monte au ciel, entourée de ses anges,
plaider notre pardon à la droite de Dieu.*

Les martinets s'en vont. Les pêches sont juteuses.

Saint Dominique était entouré de pleureuses:

l'hiver sera moyen, ni trop doux ni trop gueux.

Il n'a pas plu à Saint-Laurent. C'était dimanche.

P. D.

HUZZINGEN



(Photo Acta)

Le bassin de natation vous attend!

Bassin de natation et solarium, ouvert à partir du premier dimanche de mai.

Adultes : 10 fr.; Enfants : 5 fr.; Ecoles : 3 fr.

Diest : Plage

«La Lunette»



(Photo Ooms)

Saison du 1^{er} mai au 30 septembre. — Accessible de 10 à 21 heures. — Entrée (cab. comprise) : adultes 10 fr.; enfants 2 fr. — Canotage. — Pêche. — Auberge de jeunesse. — Terrain de camping (gratuit). — Parking. — Hôtel. — Restaurant.